Juju et son compère
vont à sauts
et à gambades, tels
Montaigne et La Boétie,
dans le vallonnement
de leurs pensées
et de leur amitié.
De l'un ou de l'autre,
qui est l'âne,
qui est le maître ?
L'auteur et son digne
équidé nous
transportent sur des
sommets, dont celui de
la montagne de Lure,
en Haute-Provence.
S'ils en redescendent,
c'est pour mieux
nous élever
dans la philosophie
du quotidien
et de l'universel.

Gérard Ponthieu,
journaliste,
vit à Venelles,
en Provence.

12 €
ISBN 978-2-9534460-0-5
9 782953 446005

Gérard Ponthieu **LE TOUR D'UN MONDE EN SEPT JOURS AVEC UN ÂNE EN PROVENCE**

Le tour d'un monde en sept jours avec un âne en Provence

Gérard Ponthieu

Le Condottiere, éditeur

Le monde avec Juju
2 – 8 août 2008
Montagne de Lure
Le Gros Chêne
Lardiers
Le jas Neuf
Cruis
N-D de Lure
Revest-St-Martin
Ongles
La Blache
Saint-Étienne-les-Orgues
Sigonce
Le Moulin
Limans
Les Tourettes
La Durance
Forcalquier
Demi-journée

« Il n'y a pas de Provence.
Qui l'aime aime le monde ou n'aime rien.»

Jean Giono, «Ce que je veux écrire sur la Provence…»,1939

Le tour d'un monde en sept jours

avec un âne en Provence

DU MÊME AUTEUR

VIEILLIR ET JOUIR. FEUX SOUS LA CENDRE. Essai. Avec Roger Dadoun. (Phébus, 1999)

HISTOIRE D'UN HOMME DISPERSÉ. Roman (à paraître)

LA VILLETTE, UN CERTAIN ÂGE D'OR (Atlas, Paris, 1987)

CONOCER A WILHELM REICH. Avec Carlos Frigola. (Barcanova, Barcelone, 1981)

SUR L'AUTEUR

on pourra en apprendre davantage en consultant son blog « c'est pour dire » : http://gponthieu.blog.lemonde.fr *où il est également possible de passer commande, de même qu'à son adresse :* La Jazzine, 73, allée du Castellas, 13770 Venelles

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

De Jacques Bertin :

REVIENS, DRAÏSSI ! Écrits sur la chanson (2006)

UNE AFFAIRE SENSATIONNELLE, roman (2008)

Gérard Ponthieu

Le tour d'un monde en sept jours avec un âne en Provence

Carnet de voyage

Le Condottiere

ISBN 978-2-9534460-0-5
© Gérard Ponthieu, texte et photos, 2009

Jour premier

Je marche. Pas aussi vite que je voudrais. Jules me tire en arrière. Je râle, je peste, me fâche. Jules, drôle de nom, je trouve. L'état-civil ânesque, il faut le savoir, fait coïncider l'année 1997 avec des prénoms en J. Renommer, ce pouvoir d'animal parlant, parolant. J'essaie *Julot* : mieux. On avance, tout doux. Depuis deux heures, au début sur une fausse route, une fois raté le sentier. Julot n'est pas sorti depuis longtemps. Une telle virée, si elle va jusqu'au bout, il n'en a d'ailleurs pas connu. Découverte, aventure, épreuve. Ou routine du pas devant l'autre, mécanique sans cervelle ni sentiment ? Non bien sûr. Pari d'avant le départ. Pari sur l'intelligence, l'entendement, le plaisir commun et pas ordinaire. *Aller de concert*, si belle expression.

Allez ! Allez ! Je m'énerve encore. On n'y sera jamais ! Je patauge dans l'impatience.

Il y a deux heures, donc, émois du départ. Agencement des bagages. Un vrai ouvrage, un ouvrage façon Pénélope à défaire et reprendre chaque jour, plusieurs fois. Des enjeux d'équilibre entre des masses fluctuantes. La bouffe, le matos, la flotte. Et le support du tout, condition d'un roulage-tangage sans accroc.

On s'est plu tout de suite. Sans chichi. J'allais vers lui comme il est venu vers moi. Était pas obligé. Il est beau, de corps et de tête, l'œil intelligent, stature de même, fringué comme un prince.

> *« Qu'est-ce qu'il me veut au juste? C'est quoi, cette dégaine ? Il semble connaître mes maîtres, plutôt bon signe. Et si c'était un fada de l'exploit, un crapahuteur, un ancien du djebel ? Ou, pire encore, un ânophile gaga, sectateur de l'oignon cru et de la Sainte Balade ?… L'avoir à l'œil. »*
>
> S'il parle, cet âne, c'est bien que je lis dans ses pensées, selon et par la langue des humains. Le dialogue restera sobre, se passant le plus souvent des mots, à l'avantage des gestes, des sons et de jeux bien plus mystérieux.

Asinus asinum fricat. Mon père fréquentait les pages roses du Petit Larousse. *L'âne frotte l'âne*. Il tenait aussi la citation de son vieil instituteur. Vieux, car il y avait longtemps. Le magister devait s'en servir pour frotter les oreilles de ses ignares de petits

« Ce soleil du matin semble nous grandir. On avance, sans trop savoir vers quoi.

paysans. Ah ! l'école d'alors, celle de l'âge d'or, tu parles, coincée à l'étriqué de son époque. Entre peau d'âne – les diplômes, l'honneur… – et bonnet d'âne – l'ignorance, l'opprobre. Le « bon temps » des réalités simplettes que mon père, toutefois, avait transposées à la politique. De cette latinerie, il dénonçait la grande mécanique de la Démagogie. L'âne au centre de la politique. Mais ne nous égarons pas déjà.

Jules, donc, est un bijou d'âne provençal. Comme un gros santon échappé de la crèche. Une fine robe gris souris relevée d'un délicat trait de pinceau noir en croix – dite croix de Saint-André – lui parcourant l'échine depuis sa crinière de huron jusqu'au bout du bout de sa petite queue guillerette et, à hauteur d'épaule, venant souligner dans l'élégance du galon la finesse des pattes avant… Bien, direz-vous, mais… Mais quoi ? Ah, les oreilles bien sûr. Grandes, certes. Pas de ces petits cornets pointant à la tête des chevaux. De vraies belles oreilles bien fières, assumées, bordées de noir passé au henné, au pavillon défendu par une forêt poilue ; agiles et agités comme des bras d'enfant, à faire des moulinets, à brasser l'air comme pour en écoper la musique – bruits, sons, bourdonnements d'insectes –, en décrypter le sens complexe et envoyer des messages secrets. D'où ce regard interrogatif d'analyste, noir profond, charbonneux, comme grimé à l'excès. Un regard parfois plissé en une fente étroite, celle du demi-sommeil, ou bien exorbité dans la surprise ou la frayeur.

Jules, selon l'état-civil des équidés. Sexe : mâle châtré – désolé… Âge : 11 ans. Ainsi m'a-t-il été officiellement présenté par ses propriétaires, protecteurs, exploiteurs – à prendre au pied de la lettre, sans la moindre perfidie. N'est-ce pas Chantal ? rayon

affectif, qui m'a confié ce Jules comme son enfant pour une colo ; d'ailleurs elle l'appelle « *Mon bébé* ». N'est-ce pas Jean-Michel ? son tuteur tout aussi attentionné, chargé de la section équipement.

Alpes de Haute-Provence, pays de Forcalquier, Giono en surplomb depuis Manosque. Début août, chaleur d'azur profond. Départ prévu après la sieste, une fois esquissé en jaune fluo le périple sur l'IGN 3341 « Montagne de Lure ». Les indigènes connaissent le moindre sentier, chaque (rare) point d'eau qui conditionne l'avancée, prévue pour la semaine, en autonomie. D'où les deux sacs, bouffe, fringues, couchage, accastillage divers. Plus le picotin du grison, une ration d'orge comme fortifiant du soir, plus les dix litres de flotte, le bât bien costaud. Soit une quarantaine de kilos perchés sur ces quatre pattes si graciles, chaussées de si délicats sabots.

On l'habille, à commencer par la tête et le licou, qu'il porte tout fringant en quittant l'enclos. Comme un collier d'apparat bleu et chromé, puisque c'est jour de sortie et de fête. Couverture matelassée, « *de confort* » dirait une pub. Voilà notre âne bâté, au sens propre, non infâmant comme d'ordinaire, sanglé de cuir aux belles boucles brillantes, aux sous-ventrières feutrées, permettez… Je songe à ces millions de souffre-douleur, derniers des derniers des cinq continents sur qui s'abat la misère du monde… Et s'ils n'étaient que des ânes.

> *« Aurais-je donc affaire à un humaniste ? Un de ces maîtres peu déterminés, balançant entre carotte et bâton… »*

L'attelage est prêt. Viatique dans le dos, l'homme aussi est bâté. Mais c'est le maître, il tient la longe. Et un bâton. De loin, sous un certain angle, on pourrait craindre un centaure… Ouais…

Adieux de l'assistance, famille, proches et autres. Jusqu'au dernier recoin du pré, nous voilà escortés par les compagnons d'enclos, Cadichon, l'autre âne noiraud, et César, aristo cheval alezan. Un air de quai de gare, de mouchoirs agités, de fable moderne.

On s'est donc mis à avancer. Jules me semblait heureux, impatient aussi, je me disais. Tête haute, pimpant, ardent.

Tout noirs de cuir, casqués comme des diables, trois *bikers* pétaradant nous saluent. « Respect » à l'ancêtre au bourricot.

Au village, tourner devant l'épicerie pour attraper le GR-6. C'est la fête locale à Saint-Étienne-les-Orgues. Des enfants endimanchés accourent pour nous manger des yeux, nous toucher même – enfin Lui. Des parents aussi. Un papi se tord pour une audacieuse contre-plongée au 24x36. Le comité d'accueil imprévu nous trouble. Avançons, qu'importe ! Et on rate la passe, le débouché du port. Bon, restons dignes et fiers : ne pas déjà sortir la carte ni le sextant. D'ailleurs, trop de boulot à la timonerie, démêler le bâbord du tribord. Surtout avancer ! Et s'apprivoiser en marchant.

“ D'un certain point de vue, l'homme n'est pas si dominant.

On est mal engagés, voilà le résultat. Sur du goudron pas prévu. Un gros tracteur beuglant effarouche Jules aux oreilles battantes. Se sauve en courant, franchit le fossé vers le bosquet de pins. Pas question de le lâcher. L'attaque de la machine a été violente, comme la réplique. Et je me retrouve sur le cul. Remise dans l'axe avec un Jules aux yeux exorbités. Les pattes coupées, l'émotion, je ne sais. Le voilà qui renâcle… Ça monte, oui, mais bon. Je me souviens de Stevenson et des premiers pas de sa Modestine. Le désarroi de l'écrivain écossais abordant les profondeurs cévenoles. La première volée de bâton à laquelle il doit se résoudre, tout culpabilisé… À mon tour, donc, de jouer de la férule, puisque Jules s'obstine. On ne va tout de même pas rester là, en panne dès la première heure ! Je frappe sur l'arrière-train. Plus fort. Ma tige de canisse vole en éclat comme un vieux parapluie foutu. Jules prend la mouche, part sur la gauche et opère un brusque demi tour comme pour rentrer au bercail.

> *« Bien vu, monsieur l'humaniste en peau de vache, retour à la maison ! »*

Ici, je dois dire que l'expérience m'a servi. Un précédent, deux années de suite avec femme et fillette, en compagnie d'un grand lascar de type portugais bien monté, lui, habitué à saillir des juments, partant en flèche à la moindre effluve de donzelle en sabots… C'est qu'il fallait le tenir alors, le Barabas ! Et vite trouver un tronc d'attache…

Donc, j'avais tenu le Jules, lui exprimant mes regrets, le remettant dans le droit che-

min – sur lequel trottinaient en sens inverse une fillette et sa grand-mère… qui donc nous croisent, nous causent, le flattent…, bref nous arrêtent dans notre frêle élan redonné. Je sais, ayant relu pour la cause *Voyage avec un âne dans les Cévennes* (un grand récit), à quel point la Modestine tremblait des genoux pour apitoyer son meneur. Il y a du vrai dans cette anthropomorphisme. Je dirais même plus : soit Jules avait lu Stevenson, soit il avait connu la Modestine ou de ses descendants qui lui contèrent l'aventure. Car enfin, qu'on me prouve qu'il ne jouait pas la comédie, lui aussi, à se pousser ainsi à petits pas, le souffle court, ahanant dans ma main le tirant à hauteur de naseau sa douce haleine chaude et humide ! Puis, freinant d'un coup des quatre sabots et s'arrêtant pile dans un soupir bien appuyé !

J'en étais donc là, au début de ce récit : « Je râle, je peste, me fâche ». Puisque à ce train-là, eh bien… Quel train, banane ? D'où le retour aux fameux fondamentaux : le voyage pour voyager, pas pour arriver ! Personne ne nous attend. Personne. Le jour tombe… Et alors ? Peur sourde, ancestrale : la nuit, l'abri, l'inconnu ? Ou juste la vanité de suivre son « programme » et, pour un peu, de « tenir sa moyenne »…

Enfin le bon sentier ! La terre rocailleuse s'insinuant entre chênes et pins. Oh ! une biche qui traverse, étoile filante dans le soir naissant. « *Le monde est pourri, la vie est belle* », devise d'une copine. Jules trottine, piano. *Qui veut voyager loin*… On dépasse le jas de la Cluffe, relais équestre. Deux chevaux superbes, un blanc pommelé et un alezan, entrent en excitation derrière leurs barbelés. Mon grison ne relève même pas la tête, comme s'il dédaignait ces nobles en robes de cour.

Mon plan – car j'en avais un – était de parvenir ce premier soir à Notre-Dame de Lures. Pas par dévotion. Parce que c'était *planifié* qu'on dormirait là-haut, qu'on ferait de l'eau à la source du monastère [XII^e s.], qu'on taillerait peut-être une causette avec « Lucien-l'Ermite », l'unique habitant du lieu. Ben oui, c'était le programme initial. On y était presque, à vu de carte IGN, mais voilà, le Destin dénommé Jules, en a décidé autrement : là, dans la dernière montée, ici même, il n'irait pas plus loin. *Et basta !*

> *« Le bâton, le bâton, des millénaires que ça dure ! Tu pourras toujours me taper dessus comme une sale brute, je ne bougerai plus d'un ongle d'ongulé. »*

Bien. Bivouac pour tout le monde ! Après tout, cette petite prairie arrondie adossée à la forêt, herbue à souhait, au goût de l'animal comme à celui de l'homme, tous deux *à la belle étoile*, si merveilleuse expression.

Première nuit à deux. Installation. Lui d'abord ! Le décharger de son fardeau, lui retirer le bât, la couverture. L'attacher au bon arbre, ni trop près ni trop loin, avec une bonne offre gastronomique. Veiller au nœud tournant – pas coulant –, bien que l'âne s'emmêle rarement dans sa longe, à la différence du cheval. Lui donner à boire dans un seau. Picotin ? Non, pas ce soir, faut pas déconner…

« Un éclair sans tonnerre dans la nuit noire : il veut m'en mettre plein la vue.

Tandis qu'il se « repose » de tant d'efforts, je pars explorer les alentours, jusqu'au

col à proximité de l'abbaye. On est à moins d'un kilomètre. On n'en aura parcouru que six, passant de 650 à 1 100 mètres environ. Un début.

> *« Ça y est, le voilà qui mesure et compte, s'asseyant sur ses beaux principes philosopheux… Je crains pour la suite. La résistance, je dois m'y préparer. »*

La chape noire s'est formée tandis que j'installe le bivouac. Photo : son œil gauche renvoie la lumière du flash comme un catadioptre. La nuit sans lune embrasse tout alentour, sauf le ciel qui lui s'allume par guirlandes. Ces nuits étoilées de Provence qui, vers Arles et Saint-Rémy, faisaient délirer Vincent. Délirer ? Non, juste s'enivrer, la tête dans les galaxies spiralées. Ces ciels si cristallins qu'on cueillerait les astres à l'arbre céleste, l'un après l'autre, entre pouce et index. La forêt est noire, pas la nuit, qui vibre, scintille, illumine.

Julot est bien là, solide compagnie. Il broute tranquille d'un bruit régulier de mandibules. Maintenant qu'on s'est *frottés* de plus près, je décide de l'appeler *Julot*. On partage une pomme, enfin le trognon pour lui, qu'il engloutit d'une léchouille mouillée. J'ai toujours aimé tripoter le mufle suintant et chaud des vaches et des chevaux (entre autres mammifères). Dans la lancée plutôt démago, certes, je lui offre une belle carotte, engouffrée illico dans un raffut d'éboulis. Roulement de tambour annonciateur : Julot envoie son chorus, comme on dit au jazz. Putain de corne de brume dans la nuit océane ! J'avais oublié cette puissance quasi terrifiante, ajoutée au pathos du

« Cette chapelle, qu'elle soit du XII^e^ ou pas, en quoi ça change ma condition ? »

braiment, mélange de cri de douleur rentré et d'étouffement d'asthmatique. Que comprendre d'un tel envoi ? Mystère.

Le silence revenu, je m'affaire à mon frichti nocturne, conclu par une tasse d'« Esprit Sud », honnête nectar de Venelles, là où je vis, à 70 kilomètres plus au sud… Et je déroule le matelas de mousse sur la rotondité de la mère-terre. Je sens son ventre dans mon dos… si vous voyez l'image dans son audace… Je plonge. Cette infinité des mondes, est-ce possible ? Est-ce vraiment possible ? La forêt m'enserre de sa noirceur, le cosmos m'attire dans son étreinte insondable.

Je me marre en songeant aux minables « cinq étoiles » des palaces et à tous ces « pauvres » qui les peuplent.

Quelle nuit !

D'autant que le Julot, lui, semble n'avoir pas dormi. Il a brouté, tapé du sabot droit, puis du gauche, sans parler des deux autres. Brouté encore tout le cercle de son attache. Il a réclamé, discrètement cette fois, avec de légers sifflements. Me suis levé, ai marché dans le tas de crottin, malgré ma lampe de spéléo. L'ai changé d'arbre. S'est remis à brouter. Me suis recouché, pardi. Non sans replonger dans « mes » galaxies.

“J'apprécie, il faut le reconnaître, la qualité du service hôtelier.”

“Là, tout en haut, des moulins à vent…

Comme un marin de quart, entre deux sommes, je reprenais une goulée d'étoiles. J'ai ainsi vu le ciel dans son mouvement nocturne, tel un astronome de Saint-Michel-de-Provence, l'observatoire et ses coupoles, juste là derrière, à deux portées de braiment de Julot. Pour la première fois, oui, j'ai mené un rêve éveillé durant toute une nuit. Si bien qu'au petit matin, l'envoyé spécial avait déjà le titre de son papier : « *J'ai vu défiler plusieurs voies lactées !* ». Mais oui, vrai de vrai ! Et j'en ai vu une de profil, je veux dire une galaxie spiralée placée de trois quarts, et nous (Terriens) installés sur l'une des branches… Même qu'au petit jour je l'ai crayonnée sur mon calepin.

Jour 2

Quand j'ai eu ouvert un œil, avant tout autre mouvement, j'ai tout de suite croisé celui de Julot. Il était droit devant, dans l'axe de nos regards, comme une boussole pointée vers son pôle nord. Alors, ayant vu que je l'avais vu, il a aussitôt embouché son putain d'hélicon et a sonné le branle-bas général sur des kilomètres carrés de forêt ! Roland à Roncevaux ! Six heures à peine. Normal après tout s'il s'agit d'être prêt pour l'aube. Comme un Égyptien antique guettant avec angoisse le retour de la Barque céleste engloutie la veille. Elle est là, derrière les chênes feuillus. La voilà.

“…ou des fours à micro-ondes pour réchauffer le frichti ?

Salut à l'artiste revenu à la discrétion. Il semble content et d'attaque, pas rancunier dirait-on de notre dispute d'hier. Ah oui, en guise de carotte, me trouver aussi un bâton sérieux.

> “*Nom d'un homme,*
> *s'il croit que je vais me laisser faire !* ”

Rassembler le barda après le petit déj', abreuver le baudet avec, tout de même, une ration de picotin avant de le rebâter : un sacré boulot qui, sans se dépêcher, prend sa bonne heure. Et on y va, sous le soleil rasant qui, par l'ombre portée, allonge démesurément les si longues oreilles de Julot. Nous voilà à Notre-Dame de Lure (1 236 m.), ancienne abbaye du XII^e^ siècle nichée en pleine forêt au creux d'une combe, versant sud de la montagne de Lure. Ses moines – ordre de Chalais, ne m'en demandez pas plus – étaient des bûcherons et des bergers. Étaient.

*S*ilence sépulcral sous les tilleuls centenaires. Beauté de la chapelle toute nue. À la fontaine, plein des bidons. L'étape sera longue. Devant les bâtiments annexes, deux maisons accolées, je risque un appel : « *Monsieur Lucien !* ». Bis. Une porte s'entrouvre, un chien sort puis l'« ermite » lui même apparaît dans l'encoignure, précédé d'une longue barbe à la Soljenitsyne à qui il ressemble d'ailleurs. Il se réveille à peine. Je lui passe le salut des gens de Saint-Étienne. On papote deux minutes, le temps pour Julot de boulotter en douce la sauge bleue du jardinet. « *Allez, à une autre fois !* ».

“*Des cairns.*
Ils empilent
des pierres
pour se repérer.

Le sentier ouvre sur le sublime sous-bois de la combe de Morteiron. Un tapis de feuillages humides et souples embaume l'air frais, rend la démarche aérienne, porte un silence piqué de quelques notes d'oiseaux. Ça devrait ressembler à ça, le paradis… Mais la pente s'accentue bientôt. 600 mètres de dénivelé nous attendent. Rien de monstrueux… sauf que le Julot nous fait des siennes. Il trottine trois minutes à peine et, vlan !, décrète un arrêt. Mon nouveau bâton, bien costaud, en bon bois d'arbre, ouvre la négociation sur les fesses. Échec et demi-tour violent à fond les sabots. On calme le jeu, on se remet dans le droit chemin… Je tente la manière douce, tout en tirant le licou à fond. Ça redémarre, tout doux, à petits souffles courts et gros soupir avec arrêt net au bout de cinquante mètres. Et ainsi de suite sur un bon kilomètre de montée de plus en plus raide. Je suis crevé !

> *« Tout de même, il ne m'a pas porté sur ses épaules ! Je me dois de l'éduquer, s'il pense se faire obéir. Il se croit à l'armée et, si ça continue, va nous causer de « management participatif »… »*

Bon, arrêt et réflexion, tandis que nous dépassent deux couples comme propulsés par des bâtons de marche modernes qui cliquètent. L'affront. Je soupçonne mon lascar d'accointances cégétistes. Il veut saboter notre petite entreprise, ma parole !

> *« Juste un peu d'herbage*
> *tout sec.*
> *Là-bas au loin*
> *d'étranges fantômes.*

> « Notre *petite entreprise » ! La tienne oui ! On ne m'a rien demandé, je n'ai même rien signé.* »

Je n'ai pas si grand âge, mais il ne m'épargne rien, ce portefaix rétif ! Ce cher La Fontaine aurait dû m'alerter plus tôt :

Un vieillard sur son âne aperçut en passant
Un pré plein d'herbe et fleurissant :
Il y lâche sa bête, et le grison se rue
Au travers de l'herbe menue,
Se vautrant, grattant, et frottant,
Gambadant, chantant, et broutant,
Et faisant mainte place nette.
L'ennemi vient sur l'entrefaite.
«Fuyons, dit alors le vieillard.
– Pourquoi? répondit le paillard :
Me fera-t-on porter double bât, double charge?
Non pas, dit le vieillard, qui prit d'abord le large.
– Et que m'importe donc, dit l'âne, à qui je sois?
Sauvez-vous, et me laissez paître.
Notre ennemi, c'est notre maître :
Je vous le dis en bon françois.

[Jean de La Fontaine, *Le Vieillard et l'Âne*, Livre VI - Fable 8]

Nous parvenons tant bien que mal à une source, offrant sa petite mare d'eau cristalline. *Bois Julot, mais bois donc !* Mépris. Renvoi à un de ces proverbes « africains » :

“ Quelle grandeur ! Je m'envolerais si je battais des ailes.

« *On ne fait pas boire un âne qui n'a pas soif* ». Belle métaphore sur le désir. Mais aussi, que ne fait-on endosser à ces pauvres bêtes ! Jusqu'à des fardeaux philosophiques. Voyez Buridan et son dilemme : un âne assoiffé et affamé, placé à égale distance entre un seau d'eau et un boisseau d'avoine. Incapable de décider entre ses deux désirs, l'âne meurt de faim et de soif. Cette autre fable implique aussi un animal pour (mieux ?) désigner, dénoncer l'homme indécis face à ses choix fondamentaux. Mais pourquoi l'âne ?!

Re-départ, sur trois pattes. Il me faut le tirer, encore et encore. Le haler ! C'est qui le bourricot dans cet attelage, hein ? Je ricane au dedans en pensant au *Jacques le Fataliste* de Diderot. Qui est le maître ici, hein ?

> *« La carotte, le bâton, les cris… Je les reconnais bien là. Mais quoi ! Il m'a cherché, il me trouve… Que veut-il de plus ? Que je lui apprenne à braire ? »*

Au débouché de la combe, tant mal que bien, nous abordons la station de ski de Lure, enfin ce que pour l'heure il reste de ses remonte-pentes, aujourd'hui que la neige se fait rare – je veux dire même en hiver ; mais à l'instant je me fous plus du réchauffement planétaire que du mien. Je bois, je bois comme jamais. Sorti de la forêt, *ça cogne un max*, l'expression s'impose, si vous voyez ce que je veux dire…. On a fait un procès en cruauté à Stevenson pour avoir cogné sa Modestine. Même Gilles Lapouge dans sa magnifique préface à la réédition du *Voyage avec un âne* (Flamma-

« Ah, mon Maître, merci toutefois de m'avoir offert ces espaces grandioses ! »

rion, 1991) tombe dans le panneau moralisateur. En bon intellectuel, spectateur lointain. Et je n'ai rien contre les intellos, hein !, car en plus je serais aussi maso… Mais je veux dire que, en cette affaire comme en cent mille autres, l'expérience doit prévaloir sur tout jugement ; c'est même elle qui fonde, non seulement la connaissance, mais aussi sa propre morale et, par delà, peut-être, la philosophie et la sagesse. Or, ne voilà-t-il pas qu'un quadrupède équidé aux longues oreilles velues *me* fout *mon* bâton dans *mes* roues… euh, si je puis dire. Voilà, je le parierais, qu'il rejoue le coup de la fable anarchiste – c'est bien la seule… – de La Fontaine avec son vers subversif « *Notre ennemi, c'est notre maître* », véritable cri de révolte annonçant, deux siècles et demi avant, celui d'Eugène Pottier et son *Internationale*.

> “*Ma stratégie paie. Ne lâchons rien.*”

Mais reprenons nos esprits. Un petit bosquet de pins, de l'ombre. J'allège le séditieux de son faix. Souffle un peu et décide d'en référer aux proprios, voir un peu ce qu'ils pensent de mes déboires avec la bête, quels conseils, etc. J'allume donc mon portable, voué pour l'expédition aux seules urgences et à la photo d'appoint. Réponse directe : « *Tu es le maître, à toi de le lui faire savoir… et sentir !* » Message clair. Traduction instantanée : J'amène *illico* le mutin au pied du fardeau pour chargement *manu militari*. Et, hop ! départ en force avec charge immédiate autant qu'appuyée sur le fessier rebelle. Et mon Julot de filer droit !

Je ne dis pas que le « dialogue social » s'en est ainsi trouvé définitivement réglé entre

nous – on le verra –, mais l'aventure a pris ici un tournant décisif. Il était temps car l'étape du jour se trouvait encore devant nous : elle se terminerait vers huit heures du soir, et il n'était pas encore midi…

Hue donc !, bourricot malin, rusé cadichon, transfuge stipendié de la comtesse de Ségur, frondeur anti-patronal, graine d'anar, pilier de soviet !

En passant, on retirera de cette fable vraie quelques enseignements, pas forcément transposables dans la société des humains – espérons. Mais qui prétendra que le « monde entrepreneurial » et son fameux management soient étrangers à la dialectique de la carotte et du bâton ? Il me revient que George Orwell aussi a écrit un récit en forme de fable, *« La Ferme des animaux »*, publié en 1945. C'est l'histoire d'une révolte-révolution animalière qui tourne mal, comme l'avait prédit Benjamin, un âne qui cause (tiens, tiens…). Ce bourricot est le sceptique de la ferme, celui auquel s'identifie Orwell. C'est à lui (à eux deux…) que l'on doit l'aphorisme cynique rendu célèbre dans sa transposition aux hommes par un certain Coluche : « *Tous les animaux sont égaux mais certains sont plus égaux que d'autres*. » C'est aussi lui, l'âne Benjamin, qui prononce l'autre fameuse sentence : *« Savoir terminer une grève »*, entrée dans l'Histoire en 1936 par la bouche d'un dénommé Maurice Thorez, secrétaire général du Parti communiste français. Comme souvent, la citation est tronquée ; ici de sa seconde partie qui précise « lorsque l'on a obtenu satisfaction ». Juju serait donc… communiste ?

La montée se fait plus rude, le soleil aussi. Va-t-il respecter ce Nouveau contrat

imposé par la force, de manière unilatérale ?… À mi-chemin, sur une tâche d'ombre, arrêt-causette avec un marcheur solitaire qui réchauffe des raviolis au bain-marie. Allant en sens inverse du nôtre, il s'apprête à redescendre par le GR6. On commente la carte, l'entrée des sentiers, le repère des cairns. Limité par le poids de son sac à dos, il envie notre autonomie… relative. D'ailleurs Julot, m'oblige à remettre un coup de starter fessier. En présence d'un témoin, ça la fout mal.

Nous voilà sur la crête basse de Lure, très aride, d'un blanc de calcaire éblouissant, comme tout le reste de la montagne. Une départementale apporte promeneurs et touristes. Avec Julot, je pose aux côtés des trois enfants d'un couple en piquenique. La montagne chute dans un creux abrupt, juste au pied d'une remontée encore plus accentuée, striée par la blancheur aveuglante de la caillasse. Ça vaut réflexion et reprise de souffle. Une élégante s'approche pour nous prendre à la caméra. Son homme (British ? Américain ?) me demande si je marche vers Saint-Jacques de Compostelle. La montée est sévère mais Julot s'accroche ; il dodeline de la tête et va d'un pas décidé. Cette fois, c'est à ma demande qu'on marque des pauses. *Alléluia*, voici la crête ! Voici l'ivresse du point haut, fût-il modeste sommet, qu'importe l'altitude pourvu qu'on ait le tournis. Ici, un autre monde, réel, qui pourtant le dispute précisément à l'enivrement. Les sens l'emportent, gages du vrai de l'air comme un océan de vagues invisibles, comme un orchestre de cordes et de cuivres ; un océan de lumière prodigue, folle ; des parfums délurés et inconnus, sans doute venus de plus loin que de ce seul paysage quasi aride, aux pierres couleur de « squelette blanchi », comme disait Giono. Voici l'à-pic versant sur la vallée du Jabron, une vue à perdre

“ *Au fond, je suis un contemplatif. Surtout dans les montées.*

haleine qui se noie dans les neiges des Écrins et, à l'opposé, gambade vers la Durance et jusqu'aux massifs du Ventoux et du Venturi (*alias* Sainte-Victoire). Julot aussi en semble sonné. « *T'as jamais voyagé si loin si haut, hein ?* »

> *« Vrai ! Mais y a rien à se mettre sous la dent, sinon cette moquette desséchée et usée ! J'ose rêver à mon picotin du soir… »*

Lure, montagne presque pelée. Érodée par les vents depuis la nuit des temps. Aujourd'hui squattée par la modernité, toute une machinerie ferraillante et bétonnée, antennes et pylônes bariolés en rouge et blanc comme des tapineuses embarbelées, amas de technique et de secrets inquiétants… Mais pas pour ces piqueniqueurs et néanmoins goûteurs de grands espaces venus se caler entre les pattes de ces dragons cracheurs d'ondes invisibles…

Dégageons de la vue de ces radars inquisiteurs autant qu'irradiants. Plus loin, la crête retrouve sa sérénité enjoueuse. Des « oiseaux » virevoltent au ras du sol et se posent dans des nids secrets. Mon ignorance m'empêche de les nommer et de les faire assez exister. De même que ces « fleurs » indifférenciées.

Bifurquer bientôt sur la droite, vers la combe de la Sapée, direction Cruis. On s'arrêtera avant, au *Jas Neuf*, une ancienne bergerie. On rate l'entrée du « GR de pays », trouvé après un demi-tour de presque un kilomètre. Comme un matelot moquant son capitaine, Julot n'aime pas revenir en arrière, je l'ai déjà noté. Il renâcle alors.

La descente est splendide ponctuée de tunnels de chênes où l'on marque des arrêts pour y vénérer l'air frais et régénérateur. Car ça tape ! Il est dans les cinq heures. Marcher encore et encore. Voici une futaie de bouleaux, ces hauts barreaux blancs sur fond noir. Inquiétants. Le jour faiblit. Doutes sur l'itinéraire… Pas de repères, balisage déficient, ou si rare. Et pas la moindre âme qui vive. D'ailleurs depuis que nous avons laissé la crête de la montagne, soit en quatre heures, Julot et moi n'avons croisé personne.

C'est aussi au cours de ces quatre heures que mon comparse a subi une attaque massive de taons. Ces sales bêtes, parasites sans la moindre excuse [selon mon manque d'infos sur la question…], nuisibles par excellence, si on ose dire, ces saloperies donc ont livré leur Pearl Harbor sur mon innocent grison. Ils ont commencé à le bouffer sous le ventre, l'obligeant à de brusques arrêts pour se flanquer de violents coups de sabot, aggravant ainsi les plaies ouvertes. Ils l'ont aussi mordu au sexe et au reste de ses roubignoles ; également sous les aisselles, provoquant un abondant saignement. Mon Julot faisait pitié. Il avait les jambes de devant toutes rouges de sang dégoulinant ; qu'on aurait dit Jésus sur sa croix… Que faire ? Chasser ces saletés de taons à coups de branche ; en écraser sur son ventre autant que je pouvais… Et d'autres revenaient de plus belle ! Je n'ai pas été mordu, pourtant. Comme si Julot prenait tout sur lui. Brave Julot…

Le jour tombait de plus en plus et le *Jas Neuf* semblait reculer en même temps. J'envisageais un bivouac de repli… Après tout, invocation des fondamentaux…, aucune

obligation de rendement ; personne en attente… Réserves d'eau ? Des plus justes. Alors qu'une citerne était annoncée à la bergerie, ce qui serait tout de même le grand luxe pour une possible douche. Et pour soigner Julot. Autant de perspectives qui ont fourni l'énergie jusqu'à l'oasis. Elle a surgi sur la droite, cette belle bâtisse basse et longue d'une vingtaine de mètres ; pierres et tuiles en parfait état, joyau restauré au titre du patrimoine, lové dans un amphithéâtre boisé ouvrant sur un grand espace plat protégé de tilleuls séculaires… Citerne avec eau fraîche et claire à foison, tables de piquenique impec'. Tout le confort en ce lieu sublime rien que pour nous deux, mon Julot !

> *« Certes ! mais t'as vu mon état, et ces foutus taons qui continuent à me bouffer ! Help ! Car je cause aussi l'anglais en cas d'urgence. »*

Et on s'est donc installés. Comme des pachas. Étalés sur un espace prévu pour des dizaines de randonneurs. Mais priorité au martyr qui, néanmoins, s'affaire déjà à brouter tout son soûl. Les taons de même, persévérant à leur manière. Une touffe d'herbe tenant lieu de brosse, je les attaque à grande eau, en nettoyant les plaies en sang. Julot ne dédaigne pas. Il appréciera plus encore lorsque je reviendrai avec une décoction de lavande sauvage. La fleur bleue parsème tout alentour. J'en fais bouillir une brassée, le temps de prendre une douche glacée tirée au seau des profondeurs obscures de la citerne.

« Et puis, j'ai follement herborisé ! Tant de variétés délicates… .

Julot va mieux, les taons l'ayant lâché à l'approche de la nuit. Il a ratissé tout dans

le rayon de sa corde. Changement d'herbage réjouit le baudet. Il m'offre son concert vespéral qui sonne un max dans la combe. Il me plaît, décidément, mon tromboniste. Tandis que, peinard, je dîne à la lueur de ma lampe frontale, il s'est tourné dans ma direction, me renvoyant son regard de catadioptre bleu-vert. Je lui dois ce voyage, que je n'aurais pas tenté sans lui. Y a pas, on fait couple. Y compris avec les disputes. Hein, mon Juju ? Tiens, voilà que je le rebaptise. Ouais, ça sera Juju. Plus sympa encore, non ?

Au milieu de la nuit, j'ai dû quitter mon hamac où je me sentais un peu à l'étouffée. Remise à plat sur matelas de mousse moins fœtal, pierraille en plus, certes. Comme la vie, comme une Suite pour choix et compromis. Juju m'observe manœuvrer, m'envoie quelques râles discrets. Il ne dort donc pas, ni même jamais ?

Je replonge dans l'infini stellaire, le dos bien plaqué à la Terre-mère, au chant des grillons.

Jour 3

Je l'entends remuer depuis un moment. Du coin de l'œil, je le vois pile dans mon axe, aimanté vers mon regard. Il n'attend que ça, l'ouverture complète d'au moins un œil. Et le voilà qui se met à piaffer. Au deuxième œil, il trépigne. Et quand je me lève, c'est au son du clairon ! Sacré Juju, que je t'embrasse ! Et lui de me filer une bourrade de museau. On est potes.

Six heures et demie. Rien ne presse. Se gonfler des saveurs renouvelées. L'ivresse des matins du monde.

Petit déj' sérieux et orge détrempé pour lui. Ce qu'il aime, c'est attraper le seau entre ses dents et le lever bien haut pour renverser le contenu qu'il broie alors avec un peu d'herbe. On a pour ainsi dire les mêmes goûts, moi avec mes céréales et mes bouts de pomme.

Rassemblement du barda et de l'accastillage ; gréement de la monture ; coup d'œil

sur la carte ; levée d'ancre. On navigue comme on veut, entre imaginaire et ras des pâquerettes. Moment magique que les sorties de rade, plein large vers l'inconnu, l'Aventure.

Y a-t-il de petites aventures ? Peut-être de celles qui ne mèneraient nulle part – si même c'était possible. Aujourd'hui, le sentier seul contient toutes les promesses d'une croisière. On se laisse glisser dans l'entonnoir d'une vallée de hêtres. Cap sur Cruis, 600 âmes au pied de la montagne, tourné vers un plateau qui connut ses mannes de lavande, de plantes médicinales et de céréales. Celles du tourisme ont pris la relève, sans trop de tapages – nous sommes en Haute-Provence, pas à Saint-Tropez. Les gens du « 13 » viennent volontiers prendre l'air plus frais par ici. Ces trois bambins et leur papa sont de Martigues, là-bas au bord de la grande Bleue. Juju les a attirés devant la généreuse fontaine du lavoir ; ils aident à remplir les bidons et caressent le santon en vrai.

Lundi, 11 heures. Tiens, l'épicerie est fermée. Autre fontaine devant la mairie que jouxte la poste. « *Cruis en jazz 2008* », plastronne en lettres bleu-lavande un panneau au dessus d'un porche. Bah, du *new-orleans*.

Autre arrêt-fontaine. Deux femmes viennent saluer l'âne, et par contrecoup son accompagnateur. Photos. La plus jeune, qui fréquente les chevaux, repère les attaques des taons et s'apitoie sur les blessures de la bête. Ni une ni deux, la voilà de retour avec un flacon d'huile de lavande. Transformée en infirmière *véto*, et que je te tripote

« Je dois dire que mon Maître, parfois, semble saisi de troubles visions.

le Juju à pleines paumes bienfaitrices ! Elle, c'est Aline, qui m'offre son grand flacon de lavande, ce qui ne s'oublie pas, ni elle et Martine, ni leur gentillesse ouverte. Juju aussi devrait se souvenir de ces deux femmes et, plus encore sans doute, de leur apaisant remède qui servira tout le reste du périple.

Trouver les entrées de sentier n'est pas souvent bien facile. Cafouillage. On doit revenir sur nos pas, n'en déplaise à l'ongulé contrarié.

> *« L'ongulé contrarié » ! Est-ce ainsi que les hommes parlent ? Les hommes ? Ces enchaussurés, ces bavards-imbus-ignorants, peinant à trouver leur chemin…*

Voici la garrigue foisonnante et parfumée, dorée ou verdoyante, aux visages si changeants. Ici une savane herbue, là une lavande à l'abandon bourdonnant d'abeilles. Un ravin se rapproche, changement de continent. Blancheur minérale et vive détachée sur les fonds de gris bleuté mourant à l'horizon. Je retrouve des images d'Éthiopie, comme des prélèvements exotiques. Je m'interroge aussi sur ce « vide territorial », ce quasi désert rural. L'animal humain déteste la solitude, faut-il croire ?, au point d'aller s'agglutiner dans les villes obèses ou bien aussi sur les rivages surpeuplés.

Juju trottine à son train. c'est-à-dire qu'il herborise de-ci de-là, marquant des arrêts brusques à la vue d'une touffe verte appétissante. Je le tire à la corde pour un redémarrage toujours marchandé, sur le mode « *Allez encore une petite dernière !* ».

47 Le pire, c'est lorsqu'on chemine sur un sentier équestre, donc parsemé de crottin. Tous les âniers ont eu à connaître de ces brusques coups de patin donnés par l'équidé à la vue odorante du moindre amas de crottin. Une opération complexe et délicate s'enclenche alors consistant pour l'âne à *sniffer* la subtile matière, avec application et en suivant scrupuleusement la totalité de la ligne des crottes, dût-elle atteindre cinq ou six mètres. Ce qui a tout de même tendance à faire chuter la moyenne des marcheurs…

> *« Le revoilà avec ses impatiences chronométriques !*
> *– Est-ce que je trouve à redire, moi, à chacun de tes arrêts photo, hein ?*
> *– Non, il est vrai. Dès lors qu'on s'arrête, tu n'es jamais fâché, ça non ! Je te sais toutefois gré de la profondeur de ton enseignement sur ce terrain du temps qui passe. Sur la régularité (relative) de ton pas, quand tu veux bien le décider ainsi… Avancer avec constance, sans à-coups, sans obligation de rendement surtout : de cette lenteur qui va loin, désencombrée de la moindre angoisse d'un quelconque satané retard. Je retiens la leçon ! »*

Je dois le reconnaître : côté lenteur, Juju fait montre d'une incontestable… avance. Considérons deux minutes (ou plus) les gens pressés, ceux qui voudraient bousculer la marche du temps. Après quoi courent-ils ? Tout dans la vie ne mène-t-il pas au même endroit ? Mais qui peut prétendre échapper un jour ou l'autre à la précipita-

tion ? Est-ce parce que nous nous savons mortels ? Mais alors, ne devrions-nous pas ralentir au maximum, freiner des quatre sabots ? Colmater autant que faire se peut l'imparable coulée du sablier ? Bref – c'est le moment de le dire…

L'air est vraiment très chaud, zébré de quelques bouffées plus fraîches, si vite dissipées. Il va, ma foi, notre attelage à six pattes. Jusqu'au seuil de ce ruisseau miraculeux. C'est le Lauzon, si je lis bien la carte, qui nous situe près du Moulin d'Anaïs. Une oasis parsemée d'oliviers, égayée de libellules pimpantes. L'eau coule tout doux, limpide sur un lit de limon blanc. Juju va spontanément y boire en prenant garde de ne pas se mouiller les sabots. Nous ne sommes pas du même milieu : chaussures retirées, pantalon relevé, je remonte le « fleuve », dérangeant quelques gardons.

Ah mais ! surgit une naïade – de short vêtue, charmante. Elle aussi attirée, que croyez-vous ?, par le grison – bon sang, ce charme ! – et néanmoins prétexte à propos aimables. La jeune dame piquenique avec son ami ; je décline la sympathique invitation à partager les sandwiches. Car il nous faut avancer (aucune nécessité impérieuse, rappelons-le – puisqu'il faut sans cesse le rappeler…).

“Avancer ? Pas question de franchir un tel Rubicon !”

Juju renâcle. Il a même bloqué le frein à sabot. Le gué n'atteint pas les trois mètres et l'eau trente centimètres mais, à ses yeux exorbités, je devine l'étendue d'un abîme. Jouer psychologique. À mon tour d'invoquer La Fontaine et je ne sais quelle

“Il a beau dire, l'homme est un drôle d'animal.

parole faiseuse de paix, mais je ne possède pas mon fablier sur le bout des doigts…

– Allez, mon Juju, tout doux, tout doux !

Ayant passé sac et chaussures sur l'autre rive, j'ai pris pied au milieu du gué pour tirer l'objecteur par le licol. Il résiste le bougre ! Je tire plus encore. Et vlan ! le voilà qui, tel un élastique, se détend d'un seul coup et saute le pas, en deux enjambées précipitées, pour se retrouver aussitôt de l'autre côté. Et voilà-t-il pas le Maître éclaboussé jusqu'au chapeau ! Bien salutaire expérience soldée par sa révélation : chapeau mouillé vaut mieux que crâne asséché… Dorénavant je mouillerai non pas la chemise mais le chapeau, et même les bas de pantalon.

Laissant le ruisseau et son havre de fraîcheur, nous quittons le fond de cette petite vallée : on va donc devoir monter, eh oui ! Changement de braquet, mon Juju, il faut y aller. Et ça va, ma foi. Passage sans encombre d'une clôture électrique munie d'une poignée isolante. Quelles bêtes se trouvent ainsi emprisonnées ? Aucune alentour. On continue à monter. Deuxième clôture. Sans poignée ! et barrant totalement le passage. De nos deux cerveaux jaillit une solution : maintenir soulevé le câble électrifié à l'aide d'un bâton fourchu et passer dessous.

> *« Deux cerveaux » : quelle démagogie ! Bien sûr, avec ce qui va advenir, le Maître se déresponsabilise à moitié… Habile mais peu honnête, non ?*

Opération enclenchée une fois ledit bâton taillé au couteau suisse. J'amène Juju à baisser les pavillons et à s'engager sous la menace électrique. Et « c'est là que le bât blesse », lorsque le fil se prend dans le haut du bât (oui, je sais, c'est exprès) et que Juju continue à avancer, tendant de plus en plus le lien électrifié… qui finit par lui toucher les fesses d'un coup de châtaigne ! Et voilà mon Juju bondissant tel un zébulon !, lancé comme une flèche à l'assaut de la montagne. Et moi de le contenir tant bien que mal à bout de corde, jusqu'à la rupture du câble et l'accalmie électrique. Étonné moi-même de n'avoir pas été chatouillé. Juju est tout essoufflé, stressé surtout, n'ayant pas compris ce qui lui tombait dessus comme la foudre. Deuxième choc du jour, c'est trop pour un si tendre baudet. Je le console en lui entourant le cou de mon bras. Il a les yeux encore plus exorbités qu'au passage du gué ! Je me propose de lui offrir à boire pour se remettre de tant d'émotions… et je réalise alors que dans le feu de l'action l'un des deux bidons a été percé et se vide… Alerte ! D'abord abreuver Juju comme promis. Puis neutraliser la fuite : tailler en pointe un morceau de branche, l'entourer d'un élastique – « avoir toujours un élastique à portée » –, enfoncer le tout dans le trou. Et hop !, le bidon ne perd plus qu'au goutte à goutte.

Nouveau départ. Autre clôture électrique ! On est pris dans une enclave. De quelle guerre serions-nous les innocentes victimes ? M'enfin, qui se moque de qui ? Bah, il y a si peu de passage sur ces sentiers… Pas question cette fois de renouveler l'exploit précédent ! J'attache Juju à un chêne et part en reconnaissance, finissant par trouver un chenal de contournement.

Nous avons franchi un petit massif, atteint une crête à 700 mètres environ et redescendons par un sentier aux multiples embranchements non balisés. Carte et boussole, comme en plein océan. Peuchère, la beauté de ce paysage ! Une vaste plaine herbeuse en cuvette doucement inclinée ; plus loin un champ labouré. Pas de ferme en vue, peut-être derrière, en contrebas ; il faut bien expliquer la présence des clôtures. Mais personne pour avertir de la détérioration involontaire.

On franchit en plein soleil une demi-heure de passage à découvert. Il marche plutôt bien mon petit âne provençal. Surtout si je le tiens court, ou même au licol, et que je sens son souffle chaud et moite sur le dos de ma main. Les émotions partagées, ça crée des liens.

> *« Ça produit des étincelles, oui ! Que comprendre de ces humains qui abandonnent la campagne et l'enferment dans des champs électrifiés ? »*

L'étape est longue. La jeune femme en short, Marseillaise se disant originaire de Cruis, m'avait prédit : « La Blache, c'est tout près. Mais ça monte ! ». En voiture, on s'habitue à trouver tout « tout près », du moins dans les environs proches. En bourricot et *pedibus* on voyage dans un autre espace-temps où tout s'allonge. Trois kilomètres en bagnole, ça ne compte pas ; c'est exactement rien. En six-pattes, selon le relief, ça prendra l'heure. Si tout va bien. Si le moteur principal n'a pas ses ratés d'humeur… Si une clôture ne modifie pas le cours des choses.

« Des horizons, encore des horizons. Ça ne finit donc jamais.

Longue la marche ? Non pas. En vérité, c'est même un délice que de savourer chaque pas dans une lenteur toute terrienne. Un pas de paysan, ou de montagnard ; déterminé mais sans hâte, réglé à la grande horlogerie de l'univers. Mais voilà que la vitesse a saisi l'homme moderne. Et la modernité même se définit par la vitesse. Assortie de précipitation, soit vitesse plus impatience. Une hâte qui, quoi qu'il en soit, conduit au terminus du cimetière. Je sens bien que Juju lit dans mes pensées et les partage ; d'ailleurs, il dodeline du chef et émet ses réflexions dans le jeu savant de ses si grandes oreilles. Des éthologues, des animaliers quoi, prétendent qu'ils communiquent ainsi entre eux, en une sorte de télégraphe de Chiappe.

> *« Non, tu n'entends pas la langue des équidés à grandes oreilles. Car les tiennes sont ridiculement petites et fixes. Celles de tes savants de même. Mais à l'inverse, j'en sais beaucoup sur les humains dans ton genre. Sur leur brutalité bornée, leur impatience maladive…? »*

Tel un îlot à peine sur la carte, voici que surgit Revest-Saint-Martin et son clocheton de chapelle comme un pavois. Délaissant leur partie de pétanque, cinq six enfants joyeux accourent à la rencontre des visiteurs inespérés – surtout du quadrupède, bien entendu. Les questions fusent avec les caresses. Interrogatoire serré : nom, âge, sexe, domicile, destination, mœurs alimentaires… Des pommes ?, oui, il adore ça ! Et c'est le festin pour Juju, servi par de petites mains hésitantes, entre crainte et désir. Ce désir de toucher l'animal, son poil, lui frotter le chanfrein jusqu'aux naseaux… Peur de cette grande bouche aux dents saillantes… Ces blondinets aux yeux clairs m'appren-

nent qu'ils viennent de là-haut, « *d'Amiens, enfin plutôt d'Arras* », qu'ils sont ici en vacances pour la semaine… Je leur confie la garde de l'âne, le temps d'une visite à la chapelle – fermée comme la plupart. Une fontaine ? Pas ici. Il y en a une grande, plus loin sur la route de La Blache. Ils nous accompagnent vers la sortie du village, avec une étape sous un pommier pour emplir le seau de Juju de petites pommes véreuses et aigres. Une maman sévère surgit brusquement et bat le rappel de ce petit monde vers la patrie villageoise. Avec tout ce qu'on entend dans le poste.

En bord de départementale, la fontaine trône, grandiose, abondante et désormais surannée. Juju la snobe… « *On ne fait pas boire un âne qui…* » Pour ma part, je bois, je bois et je bois encore. Ai-je jamais tant bu qu'en ces jours-là ? Gourde et bidons sont goulûment remplis. Le vin, certes, au nom du plaisir et d'une culture. Mais l'eau, source de vie. L'or sacré de la terre.

Bien sûr, Juju renâcle à redémarrer après la pause fontaine. Chaleur et fatigue commencent à peser sur l'un et l'autre. Gagnons donc La Blache, à moins d'une demi-heure. Joli hameau, oui joli-propret sur fond de pierres et de lauzes, de maisons retapées en résidences. L'une d'elles, au bord du village, est gardée par une vieille pompe à essence repeinte en bleu gris ; accroché par le bec verseur, le tuyau tient lieu de barrière plutôt symbolique et en clin d'œil « conceptuel ». Plus avant, accroché à son téléphone portable, à l'approche des incongrus, un habitant rentre vite derrière sa porte de verre, dont il tire le rideau intérieur. Trois maisons plus loin, une jeune femme fait de même, comme se dépêchant d'ignorer les *romanos* qui débarquent avec

leurs crécelles. Mais un peu plus bas, tandis que je finis de traverser ce village fossile, une femme plus âgée me propose de l'eau et me renseigne gentiment sur les lieux de bivouac possible. « *Si on vous demande quelque chose, vous direz que vous venez de ma part !* » « *Et pas de feu, surtout !* » ajoute-t-elle dans un surcroît de méfiance. Ben oui, avec tout ce qu'on entend.

Voyons voir… Conditions requises pour un confort maxi : exposition à l'est de préférence pour un réveil automatique et illuminé ; terrain plat pour l'un, herbeux pour l'autre – les deux formant l'idéal. Au fond, rien d'extravagant. Oui, mais pas si courant, surtout à la tombée du jour et à l'heure de la fatigue. Voyons, ce champ de luzerne, qui ferait la joie de Juju… Trop pentu, et puis ces tas de pierrailles, possibles foyers de vipères… Surgit un tracteur, un monstre tout vert et éructant, tout comme Juju les redoute. On s'écarte en vitesse. Un signe de ma main et l'engin s'arrête à notre hauteur. En descend une jeune fille en chair et en short, athlétique, au sourire avenant. Je lui explique notre quête.

– Pas de soucis ! Allez donc là plus bas, vous verrez une vieille ruine, derrière, il y a un terrain, c'est à nous, allez-y sans problèmes, vous y serez bien !

Un palais ! Entre pins et chênes, un terrain de rêve avec vue sur l'infini. Juju ne saurait s'y tromper et s'offre un festin végétalien, quand même bien agacé par les taons. Intervention du docteur Lavande. Tandis que j'entends le tracteur attaquer la luzerne. Audrey – c'est son nom – travaille la terre au pays. « *Avec maman* », a-t-elle précisé

“Mon maître
en est jaloux,
je le sais bien.
Elles me matent toutes.

LA POSTE

tout à l'heure. Merci Audrey pour l'accueil et le luxe de l'hôtellerie.

Luxe pour luxe, le ravitaillement en eau étant assuré pour le lendemain, je m'offre une douche tropicale. Du bidon troué je retire le bouchon en bois et dirige le filet d'eau à bout de bras. Une douche à un litre, ce qui restait après une journée de fuite goutte à goutte. Le second bidon n'étant pas trop entamé, on ne manquera pas.

D'où vient ce glissement de sens qui a associé le mot frugal à celui d'austérité ? J'ai vérifié. *Frugal* en latin, raconte *Robert*, ça vient de « bonne récolte de fruits ». Ah mais ! Je m'en doutais. Bref, j'ai bien mangé, simplement et bien. Dans le plus beau restau du monde, en fort aimable compagnie – quoique non précisément galante.

À peine allongé, saisi par la sublime beauté de l'univers, je me laisse dériver dans l'infini. Mes bouquins embarqués n'y pourront rien, ce n'est encore pas ce soir que j'en ouvrirai un. L'aurais-je tenté qu'il me serait aussitôt tombé des yeux et des mains. Tout comme finira aussi le grand livre des étoiles.

Sauf que le Juju, cette nuit, va braire. Comme un âne ! Avec constance. Enfin, qu'ont-ils à se dire d'aussi important et urgent, ces deux-là qui, deux fois par heure au moins, s'envoient des hurlements de corne de brume ? Une amoureuse à l'autre bout du « fil », quelques kilomètres plus loin ? En tout cas, ces tourtereaux, pas si discrets que nos *djeunes* branchés SMS ! En me réveillant à plusieurs reprises, ils

m'auront offert, par épisodes successifs, la plus belle des aventures cosmiques. À chaque réveil, une nouvelle version de la voûte, trois étoiles filantes, un autre rêve à entamer.

> *« Étonnement de savant ignorant ! De celui qui a perdu l'usage de l'odorat, sauf en cas de puanteur dérangeante. Alors qu'il demeure lui aussi gouverné par les senteurs d'amour. Mais il ne le sait plus – ou ne veut plus penser à son animalité… »*

J'ai ainsi vérifié mes observations de la première nuit. Je veux parler de l'allumage progressif, comme de l'extinction des étoiles. Les plus brillantes s'éteignent en dernier et, à bien observer, j'ai ainsi repéré là, juste à l'aplomb de mes yeux, la plus résistante. Et comme je la surveillais « de près », j'ai vu à quel point elle persévérait à briller longtemps, longtemps dans la presque lumière du jour naissant.

J'ai aussi fait une découverte : arrive un moment de la nuit où les étoiles ont disparu, jusqu'aux dernières. Il doit être quatre heures, cinq peut-être. Alors le ciel devient tout feutré de gris. Comme si un voile de nuages s'était formé – ce à quoi j'ai d'ailleurs cru à mon premier matin. Un voile, pas vraiment, plutôt un rideau horizontal, gris et neutre à la fois, comme inexistant. Neutre, neutralisant, neutralisé. Alors le jour peut se lever.

Jour 4

Juju m'attend de pied ferme dès potron-minet ; d'autant que cette fois il a entortillé sa longe autour de son chêne et piétine dans son crottin. Songe-t-il à aller rejoindre sa belle étrangère ? Va-t-il donc, lui le hongre, allonger le pas en proportion des déchirants appels ? Ce serait bien.

> *« En amour comme en toute chose, et plus encore même, le temps se doit de prendre le temps. J'irai ainsi comme il se doit, et comme tu sais maintenant. »*

Levée du camp après reconstitution et chargement désormais « rôdés » du barda. La Blache s'éveille et nous retrouvons la plus aimable de ses habitants, chez qui nous remplissons nos réserves d'eau pour la journée. « *Il nous en a fait de la musique !* », lance la dame. Le ton est des plus rieurs, mais je me sens tenu à des excuses de diplomate. « *C'étaient les cris de l'amour, sans doute… Il y a quelques ânes un peu plus loin.* »

« Avec eux, comme en fraternité.

Nous voilà partis. Chaque jour, l'aventure. Celle-ci commence sous la voûte gothique d'une allée de platanes et ses vitraux de lumière verdoyante. Juju paraît joyeux. Peu après le cimetière, nous sommes doublés par un trio de randonneurs ardents, voire pressés, flanqués d'un caniche noir en laisse. Salut poli. Que vaut l'allure à pas forcés de ceux qui semblent avoir tout leur temps ? Au bout du parcours, c'est toujours le temps qui aura vaincu – pas vrai Juju ?

Nous trouvons le sentier que, par la suite, nous aurons du mal à tenir : succession d'embranchements, balisage incertain. Je reste néanmoins admiratif de cette extraordinaire « capillarité » des routes, chemins, sentiers lacérant le territoire entier de presque tout ce pays. Même stupéfaction en avion à considérer ce *patchwork* maillant le « plancher des vaches ». Comme si pas un centimètre carré n'avait connu le labour, le dur labeur de la terre. De la nature a surgi la culture, et de celle-ci, en son double sens, oui, une civilisation et ce qui s'ensuit de rivalités, de guerres, puis d'accommodements et de lois. Comme pour forger ce miraculeux et fragile « vivre ensemble ». La Nature ? Vieux mythe perdu dans cette hargne à vouloir tant dominer et exploiter. Subsiste une nostalgie plus ou moins passéiste, dont je me sais également héritier. Le Bon sauvage a disparu depuis longtemps, s'il a même vraiment existé. Ses descendants les plus directs seraient peut-être, justement, ces arpenteurs acharnés marquant les sentiers de traits jaunes, oranges, rouges, blancs. Maquillant de traits vifs, comme chez les Indiens, le visage même du pays. Mystérieux sorciers, sinon secrets, opérant en cachette… D'où viendrait alors que de toute ma modeste mais non nulle expérience de marcheur je n'en aie

jamais croisé ? Ils ouvrent la voie, lèvent les doutes au voyageur à chacun de leurs coups de pinceau. Anonymes métreurs, bienfaiteurs de l'humanité, un monument vous glorifiera un jour.

Le marquage en moins, n'en dirions-nous pas autant de cette terre d'Afrique, tandis que l'avion s'en approche et que surgit peu à peu de la savane ce maillage serré de sentiers innombrables ? Il me revient en mémoire cet autre voyage aérien, en sens inverse, survolant la France. Et mon ami africain, un Touareg, l'œil collé au hublot puis, se retournant vers moi, admiratif et grave : « *Ce qu'ils ont dû travailler dur vos ancêtres !* » Et les siens donc !

Ici-bas, ces murets de pierres, ces haies, toutes ces plantations – ou ce qu'il en reste… Ma carte aussi reflète le tatouage ancestral de la peau terrestre. J'aime la regarder, décrypter ses innombrables signes, déchiffrer le mystère qu'ils peuvent recéler. Puisque « la carte n'est pas le territoire », solide adage de la sémantique dite générale. J'admire l'obstination des géographes à représenter le terrain : routes, chemins, sentiers ; villes, villages, hameaux, maisons ; châteaux, forteresses, églises, chapelles, oratoires ; calvaires, cimetières, monuments ; sources, fontaines, puits, châteaux d'eau ; lignes électriques et pylônes… Tant et tant de lieux ouvragés par les hommes, au fil des siècles, au prix du sang et de la sueur.

Il se trouve que Forcalquier abrite un centre de formation de l'IGN, Institut géographique national. Ainsi croise-t-on parfois – j'en ai aperçu – dans les environs de ces

4L pas bêcheuses, marquées du sigle de l'institut, sillonnant le terrain en quête de « TP » topographiques.

Terrain de premier choix ! Superbes, inattendus, si variés : les paysages se succèdent au rythme paisible de notre avancée. Un *cheminement*, on ne saurait mieux dire. Juju trottine d'un sabot tranquille, se ménageant de multiples arrêts. Ici pour botaniser. Là pour se faire un *snif* de crottin – nous suivons un sentier équestre depuis un moment. La moyenne s'en ressent – sauf qu'on ne la mesure plus. Avec son échelle au 1 : 25 000, la carte IGN produit comme un effet de loupe et semble montrer tout en grand. Je navigue dans un océan immense étalé sur un carré de cinquante centimètres de côté… soit une douzaine de kilomètres… Tandis que je me crois au bout du monde. Et j'ai raison d'y croire, puisque j'y suis. La preuve, surtout cette *sensation* d'isolement, qui donne celle d'éloignement. Le bout du monde doit aussi être peu habité, ou alors par des êtres étranges – des étrangers. Depuis que j'ai quitté le sommet de Lure, mis à part quelques habitants des deux villages, je n'aurai croisé que trois ou quatre marcheurs.

Tiens…, une maison en ruine… Habitée semble-t-il… Le toit menace de s'effondrer sous le poids des lauzes. Alentour, je découvre un dépotoir de ferrailleur : carcasses de bagnoles, de tracteurs, machines agricoles ou de gros travaux; des portes, des pneus, vélos, frigos… Un capharnaüm invraisemblable qui se prolonge sur plusieurs dizaines de mètres le long d'un chemin… J'approche de la maison, j'appelle. Les poules lèvent la patte et arrêtent de caqueter. Personne en vue.

« À Sigonce,
la jeune fille
du Café de la mine
me gâte avec
des croûtons de pain.

> *« À vrai dire, ça m'est égal ce fourbi. Je vis chez mes maîtres dans les meilleures conditions. Je n'avais jamais vu pareil bazar, mais je sais par ouïe dire que nombreux sont mes congénères, de par le monde, dont la vie côtoie de tels endroits, parfois carrément répugnants. Selon la loi des humains… Au moins ici, il n'y a que des poules…? »*

La vue est pourtant magnifique. Chênes, garrigue, conifères et montagnes douces, couleurs de paille qui se noient dans les bleus mêlés de l'horizon et du ciel. Notre caravane hésite entre plusieurs chemins pierreux, puis tombe sur une borne kilométrique d'âge incertain qui affiche en lettre presque effacées « Manosque 7 km »… Non, nous n'avons pas pu dériver à ce point ? Au secours les IGNistes ! Doit y avoir un Manosque de rechange, blotti dans un vallon secret du pays de Forcalquier…*

Il est onze heures quand nous accostons à Sigonce, 300 âmes, 9 kilomètres au nord de Forcalquier. Et un bistrot, un vrai. C'est le *Café de la mine*. Une mine ?

J'attache Juju par le licol à la balustrade en fer, là au coin de la mairie, façon John Wayne dans *L'Homme qui tua Liberty Valance*… toutes proportions gardées. C'est l'heure du boulanger ambulant à la camionnette stationnée sur la place centrale. Notre arrivée crée de la distraction, sinon de l'animation. On vient saluer la bête et son servant. Le *Café de la mine* tutoie la mairie. Sa terrasse occupe la moitié de la ruelle piétonnisée par arrêté municipal. C'est bien pour le baby-foot. Je m'attable à l'intérieur et commande le demi de mes rêves. Ça cause au comptoir, sur les murs aussi.

* « *C'est une erreur !* » dira de cette borne, la bistrotière de Sigonce…

> *« Mon concert fini, le boulanger parti, les ruelles de Sigonce ne résonnent plus que du clopinement (discret) de mes sabots.*

LA POSTE

Une peinture encadrée illustre une *Partie de cartes* à la Pagnol. Sur un panneau d'affichage surchargé, une « magnétiseuse » a punaisé ses promesses de guérison. Un autre cadre annonce : « Ici c'est comme à l'OM, on ne marque pas mais on encaisse ! ». *La Provence* du jour claironne en une : *« Le milieu règle ses compte à Manosque »*. Dans la nuit de samedi à dimanche, un dénommé Christian Oraison *« a été abattu de 5 à 6 balles de gros calibre »*. Cré nom, un pays de western, je disais bien !

Maeva, la quinzaine d'années, petite fille du bistrotier, vient me demander si elle peut offrir des bouts de pain sec à Juju. Et comment ! De retour, le sourire radieux, elle me signale que le soleil ayant tourné, la pauvre bête… Ah ! Changement d' « herbage » devant la façade ombragée de la mairie.

Retour à ma bière finissante. Au mur, encadrée de bois, gravure de l'ancien carreau de la mine, le chevalet et le four à chaux – origine du nom de *for-calquier*, tout proche. De la fin du XIX^e^ jusqu'à 1960, fermeture de la mine, l'exploitation de la lignite aura à peine duré un siècle. Ça s'épuise bien vite, les ressources de la Terre !

Ah, Juju donne de la trompe. C'est son concert de midi, pour un public ravi d'enfants et de vieux villageois les bras chargés de pain.

Quand faut y aller. Tour du paisible village en quelques trottinements. L'église fortifiée du XIV^e^, le château du XVII^e^, le petit et contemporain bureau de poste, en sursis sans doute. Ça défile si vite aussi, l'Histoire.

69 Reprise du grand large, plein sud et son cagnard. Sentier marqué orange et rouge. Me fier à ces deux couleurs, ma carte 3341 finissant là, à 43°58'59". Au delà, les abysses ! Juju file ses deux nœuds, ma foi. Si on allait à la « ville », soit Forcalquier et ses trois mille âmes à une poignée d'encablures ? Pilotage à vue donc, et dérive.

Grande bergerie avec sa vieille éolienne-pompe à eau. Portes et volets clos. Deux chiens stupides s'époumonent à notre approche, bientôt relayés par deux biquettes fascinées par Juju – *subjujuguées*. Lui a hissé haut ses deux pavillons. On s'éloigne. Apparaît peu après une femme âgée derrière la porte entrouverte. Je lui fais signe. Pas de réponse.

L'air est si chaud qu'il semble vibrer. Par endroits la terre s'est craquelée comme un biscuit oublié. Une heure encore et nous jetons l'ancre à l'ombre d'une truffière. Un lieu trompeur toutefois, tant l'air y surchauffe plus encore qu'alentour, s'engouffrant entre les alignements de chênes, tuyères de chalumeau. Trop tard, l'esquif s'est déjà amarré, l'équipage ne voudra plus bouger. Même avec ses degrés élevés, le havre est paradisiaque. Je contemple Juju, royal de quiétude sous son ombrelle feuillue. Il souffle, tranquille, les oreilles en bataille comme en de profondes pensées. Cette bête ne saurait être… bête. Elle est humble, d'une humilité confondante. Le Christ, selon les récits colportés, ne pouvait trouver plus divine monture pour son entrée dans Jérusalem. L'autre, avec sa « papamobile »…, ce bocal pour cornichon ensuqué. Et les autres « grands » de ce monde dans leurs limousines de carnaval morbide. Bref, foin des mascarades, cassons la croûte.

> *Mes ancêtres ont tant voyagé. Leurs descendants n'arrêtent pas de trottiner de par le monde, ployant le plus souvent sous le fardeau. Ces portefaix ont bâti des pyramides, des cathédrales, des villes. Maltraités, frappés, injuriés comme des esclaves qu'ils sont. Les humains doivent leur demander pardon, leur dresser des monuments. A quand un Albert Londres de la gent* équus asinus ? *Et pourquoi pas toi, Maître vénérable ?*
>
> *– Tout au plus pourrais-je témoigner devant le TPI des ânes… – où j'espère, Juju, que malgré tout tu ne me traîneras pas pour maltraitance… Je raconterai deux souvenirs marquants. L'un datant des années 60, dans l'île grecque de Corfou : la vision d'un âne malingre, plus petit que toi, ployant sous le poids d'un gros lard bien plus lourd que lui et obligé de trotter sous sa férule. L'autre, extrait d'une suite continue d'images montrant le calvaire sans fin des ânes d'Afrique, faméliques et flanchant sous d'incroyables charges. Ainsi ce petit troupeau de martyrs dévalant une ruelle de Lalibela, dans le nord de l'Éthiopie, bâtés de grossiers récipients de ferraille rouillée et chargés de pierres !*

Les grands, les vrais voyages, d'abord comme une affaire de valises ou de sacs. Les faire et les défaire, avancer par saccades – ces sauts de sacs. Mes virées commencent là, au pied du sac, bien des jours avant le départ physique. Aller déjà à l'essentiel en éliminant le superflu, cette mauvaise graisse qu'il faudra se coltiner, qui empêchera

Plus c'est loin, plus c'est bleu…

la mobilité, le mouvement, et donc limitera le voyage lui-même. Et pour séparer ce bon grain de l'ivraie, il faut s'être déjà mis à marcher dans la tête. Imaginer les situations, les possibles ; et jusqu'aux impossibles – sait-on jamais ? Il est vrai qu'*on ne sait jamais*, sans quoi le voyage s'annihilerait tristement dans le sinistre prévisionnel. La tête aussi est un sac, plus ou moins alourdi de pensées, en proportions des pesantes et des légères, les unes qui plombent, les autres qui vous empapillonnent, « *à sauts et à gambades* » comme disait Montaigne.

Mon premier sac à dos, sac-ado : seize ans, dix-sept, « *on n'est pas sérieux* ». Liberté et ivresse. Le monde devant soi, vastitude de la vie qui se lève. L'espérance droit debout, pas encore frottée à l'âpre confusion des êtres. Solitude et recherche des autres & de soi, indissolubles – d'où l'esperluette *&*. Vrai but du voyage, de tout voyage vrai, celui qui rend différent, agrandit la vie.

Quelques décennies plus loin, me voici toujours en ce même jardin du monde, à le découvrir comme au premier jour, à m'en émerveiller. Le même vin de la liberté procure toujours l'ivresse. L'un et l'autre bonifiés par les ans. La liberté implique celle du mouvement et exige une solitude. Pas *la* solitude, bougonne, misanthrope. Au contraire, celle qui rend totalement disponible, ouvert. Le voyage à deux, ou à plusieurs, c'est une autre affaire, celle des combinatoires plus ou moins intimes, des univers atomiques autrement complexes, autrement risqués. Elles décentrent le voyage vers le monde des harmonies proches, une forme autre de l'universel.

“ Mais c'est donc que je m'impatiente aussi ?

Je regarde cet être vivant qui m'accompagne. Il ne porte pas seulement mes affaires.

> *« Ah, « notre bon maître » !, moi aussi je te regarde, et j'ai bien reçu tes coups. Et ta « philosophie » sur les bagages ne rend pas les tiens moins lourds. Mais, va, je ne te hais point et j'ai même plaisir à ta compagnie ; tu n'es pas si mauvais bougre et tu m'ouvres aussi des horizons insoupçonnés. »*

Il me renvoie aussi à de fondamentales questions : le temps qui passe, le poids de chaque pas dans la marche de la vie. Il me donne aussi la liberté – moyennant quelques résistances et contrariétés – d'aller mon chemin comme je l'entends, de poursuivre ma quête tout en allégeant mon fardeau. De me rassurer aussi par sa présence quand la nuit noire ravive une peur ancestrale. De mon côté, je me demande ce que je lui apporte ; que dois-je interpréter sous cette sympathie qu'il me manifeste à l'occasion d'un touchant coup de naseau ?

Les bagages… Alain, mon copain metteur en scène, en place dans toutes les pièces qu'il monte. Comme ça, peut-être sans trop y avoir pensé. Des valoches, des malles, des caisses. On arrive, on part, dans des va-et-vient d'insectes en perdition, en quête, en panne, en sursis, en question. Que contient la valise du voyageur ? Et le baluchon du vagabond ? Et la chose Hermès de la bourgeoise ? Et la dizaine de valoches apportées par Rita Hayworth lors de sa venue au festival de Cannes ? – un déménagement. Toute la dramaturgie humaine ne loge-t-elle pas dans les bagages ? Voyons les gares,

> *« Il dit « solitude » à propos de notre voyage… Comme si je n'existais pas ! »*

les aéroports comme d'immenses bagageries. Le grand théâtre d'une humanité voyageuse, entre espérances et craintes, joies et douleurs, vie et mort. Ce sont de vastes scènes étranges, public et acteurs confondus, mêlés, baignés dans les plus particulières des atmosphères. Indicible ambiance traversée d'attentes surtout, d'impatiences, de résignations et même de révoltes rentrées qui, parfois, explosent au delà de la raison. Trop de tensions tenues, sans objets bien définis. *On tue le temps*. On guette l'annonce du départ ou de l'arrivée. On attend. Godot ou le camarade Kafka ne sont jamais loin, tenant en laisse des bribes de pouvoir à base d'imprévus et d'« incidents techniques » inexpliqués, ânonnés (pardon Juju) par des voix étales, sans visage. Parfois quand même, Monsieur Hulot surgit en sauveur ultime dans ces décors d'apocalypse dessinés en numérique par des architectes conceptuels.

> *« Mais, Maître, pourquoi te faire tant de mal ? Serait-ce la fournaise d'ici qui te rappelle les froideurs de l'acier et du verre ? Si nous levions le camp ? »*

En route ! Pas de carte utile, donc, mais une bonne visibilité qui laisse se dessiner, dans la légère brume bleutée, la citadelle de Forcalquier. Osons les raccourcis ! Allons bon, Juju a le pied sensible qui rechigne à fouler les chaumes. Détour. Ah ! cette sente mène à une impasse barbelée. Le *rallongi* se confirme. Il se complique par le franchissement obligé et scabreux d'un fossé bardé de ronces. Juju y va petit-pied, tout prudent. Mais à la fin, il saute et crac !, éperonnage à bâbord : un des deux sacs se trouve entaillé sur 20 centimètres, menaçant de lâcher. L'aventure, je vous dis !

« Le sac déchiré par des ronces, pas de ma faute. Ce bourrelier d'occasion, se débrouille fort bien.

Autre complication : je traîne depuis hier, ayant marché pied nu lors du bivouac, une épine plantée dans le talon gauche. Pas moyen de la retirer, même avec la pince de mon couteau suisse. C'est la pénitence du marcheur. Comme pour les voileux des grandes *compètes*, une escale technique va s'imposer. Je connais un havre possible dans les environs ; de la famille de ma compagne, cousin-cousine et leurs petits. L'un d'eux se trouve en ce moment à la maison familiale, tout juste à côté de Forcalquier. Le téléphone fera le reste. Un peu de chemin aussi… parmi des champs de melons pas mûrs. On s'en fait un tout de même, plutôt courge ; mais ça rafraîchit et Juju s'en tapera même un autre.

Nous accostons aux hameau des Tourettes. Changement de continent. Comme en un coin de ma Picardie natale : peupliers et saules au fond d'un val à la Monnet. Surmonté d'une élégante tourelle – ou bien alors d'une *tourette* ? –, un puits profond d'une dizaine de mètres offre son eau limpide et fraîche. Deux élégantes ont accouru voir la bête ; de ces « belles étrangères », des Parisiennes peut-être même. Mère et fille, entre cinquantaine et trentaine. Peu après, une autre dame accoste en voiture, sans descendre ni couper le moteur, toute attendrie par notre attelage. « Forcalquier ? Bah, c'est tout près, trois kilomètres, trois et demi pas plus… » Tu parles ! En perdant le contact terrestre, l'*homo automobilus* a aussi perdu le sens des distances, de la durée, et de l'effort simple mais réel de la marche. En fait, nous ne toucherons Forcalquier que dans deux heures, en fin d'après-midi, et même un peu plus tard pour atteindre l'escale.

“ *Ben quoi ?*

Autre îlot, voici « Les Escuyers », ancien lieu de chevalerie comme son nom semble l'indiquer. Et voilà le tableau : une cohorte de jeunes et jolies amazones, juchées sur leurs montures, en sage file indienne, rentrent à l'écurie escortées de deux bellâtres en 4x4. Incongru défilé de mode équestre, Elles portent la bombe et les bottes de cuir, des fringues chères, ça se voit de loin. Du haut de leur bête racée, sans rien exprimer, comme indifférentes, elles dévisagent le plouc d'en bas avec son bourricot. Pas sûr même qu'elles aient entr'aperçu Sancho Pansa. Elles défilaient, c'est tout. Un Sempé se serait délecté. Tout comme je me régale au passage, le long d'un mur de maison où grimpe un prunier. Pas question de maraude puisqu'une main généreuse a écrit sur un carton attaché dans l'arbre : « Servez-vous ». Le geste est trop beau et rare dans sa gratuité anonyme. Je croque les mirabelles avec le plus grand délice. Merci, un vrai merci !

Contraste attristant en touchant la nationale. Pas vraiment prévu dans nos plans, nous n'en menons pas large sur le bord extrême du macadam. Les oreilles en alerte maximale, Juju découvre la civilisation. Bruit d'enfer des moteurs furieux, paysage borné, bordé. Bas-côtés jonchés de débris, bouteilles, canettes, couches pour bébé, parapluie squelettique, innombrables paquets de cigarettes.

Traverser la petite ville, allons-y ! Zut, pas de trottoir. On crée un embouteillage, sans toutefois provoquer d'impatience manifeste. L'animal semble inciter à la curiosité amusée, sinon tolérante. A mi-montée, des trottoirs enfin. C'est là que Juju affronte de nouveaux monstres : les noires plaques d'égout en fonte qui l'affolent brusque-

ment. Il apprendra vite à s'y faire et à la trois ou quatrième, c'en sera fini. On touche le centre. Devant l'église fortifiée, un habitant vient spontanément nous offrir l'hébergement, homme et bête – il a eu lui-même un âne… Fraternité des semblables.

Encore un bon kilomètre, pas si facile, par des routes étroites, hostiles aux piétons. Huit heures et demie, jonction avec Guillaume, le petit-cousin au sourire jusqu'aux oreilles. Réparation du sac éventré, opération « épine » réussie et frichti sympa avec récit de l'aventure. Guillaume a aussi les yeux qui pétillent. Il a le *feeling* avec le quadrupède. Demain, c'est décidé, il fera un bout de chemin avec nous ! Trois mois plus tard, il adoptera un ânon…

Nouvelle nuit étoilée – pas question de déroger en dormant à l'intérieur !

Jour 5

D'avoir tant brouté, Juju a la panse enflée ce matin. Il sonne le réveil au clairon habituel, ce qui lui vaut pour le départ un parterre de curieux locaux. Il en profite pour faire son intéressant et renâcle à se laisser bâter, tournant sans cesse autour de son arbre. Enfin, on y va !

Retour à Forcalquier-centre à travers ses ruelles étroites qui s'éveillent. Ravitaillement

place du Marché, à la supérette. L'épicier offre à la vedette de passage un bon demi-kilo de carottes. Juju remercie avec l'équivalent en crottin. On rigole de bon cœur. D'autant qu'un balayeur municipal, en faction tout près, accourt avec pelle et balai. Ce qui fait dire au marchand malicieux : « *Té, vous voyez comme on a tout ce qu'il faut à Forcalquier !* »

Guillaume a pris le licol et Juju en main. Le grison en semble stimulé, il avance sans barguigner. Il est vrai qu'il trottine sur un sentier de rêve, comme un mini boulevard à peine caillouteux. En fait, un sentier pédagogique, marqué de petits édifices, sortes de cairns surmontés de statuettes, totems et panonceaux explicatifs sur les lieux, l'histoire, la faune et la flore. Une classe entière a planché ici, bichonnant en plus de fort beaux écriteaux sous plexiglas, depuis massacrés, à coups de pierres sans doute – c'est si drôle – par de sacrilèges garnements.

Guillaume opte à son tour pour un « raccourci ». On croise une ferme. Puis une résidence secondaire aux volets clos. Une vieille *Aronde* envahie par la végétation. Le chemin s'efface bientôt et on finit par se retrouver sur un plateau rocailleux cerné de barbelés, et nous avec. Le but étant de rejoindre le moulin de Pangon. Ça ne sera pas sans peine ni sans quelque frayeur quand Juju devra franchir une clôture, même renversée. La descente est raide, un peu périlleuse, mais on finit par atteindre le petit ruisseau, le Laye, qui jadis fit tourner des moulins dans la vallée. L'eau est claire mais le filet plutôt mince, peuplé de quelques gardons. Juju ne rechigne pas à s'y désaltérer avant sa sieste debout entre saules et chênes où on installe le piquenique. Il est dans les quatre heures quand on se sépare, Guillaume ayant combiné un retour en voiture.

“
Qu'est-ce qui'il me veut au juste, cet étranger sans gêne ?

L'attelage à six pieds se remet en marche vers Ongles, quatre kilomètres plus au nord. Pas la mer à boire. On n'y arrivera pourtant pas ce soir. Juju en a décidé, n'appréciant pas de devoir en passer par cette longue ligne droite entre des pins noirs hostiles. Une route brûlante, trop fréquentée de surcroît. Je dois bastonner à nouveau… sans plus de conviction. Alors, à quoi bon s'obstiner ?

Camper près d'un ruisseau… Une idée rafraîchissante. Mais le Laye, depuis le temps, a creusé un tel sillon qu'il s'est engouffré à plusieurs mètres sous le niveau de la berge. Pas moyen de dégotter un accès ! Le couple de paysans de la ferme du Moulin va nous offrir un pré entier, bordé de peupliers, avec point d'eau *ad lib*. Sous le hangar et dans la cour, de vieux tracteurs repeints à neuf, un gazogène, une vieille batteuse font musée agricole.

On s'installe. Juju a de quoi se goinfrer de bonne verdure. Arrive « Youki » – je le baptise ainsi, bêtement –, qui ne va plus nous lâcher de toute la nuit et même au delà. C'est un pataud au pelage beurre-frais, regard noir, comme sa truffe de clown. Il s'invite tout bonnassement. Prend goût à mon saucisson. Il aime bien aussi le comté. Invite Juju à batifoler, sans grand succès. Alors, il se plante devant lui, comme un sphinx dubitatif. Et l'autre, de même, le regarde sans trop penser.

La nuit tombe cette fois encore… « Ça tombe bien » ! Et même les étoiles rappliquent une fois de plus de la nuit des temps. Ce serait si bête de les oublier, nous autres humains, pauvres poussières. La brise légère fait chantonner les peu-

« Ongles. Terrasse du Café de la tonnelle : c'est pas fait pour les ânes.

CAFE

pliers entre leurs grands doigts de géants. Une berceuse. Le souvenir de mon père. Des images m'inondent.

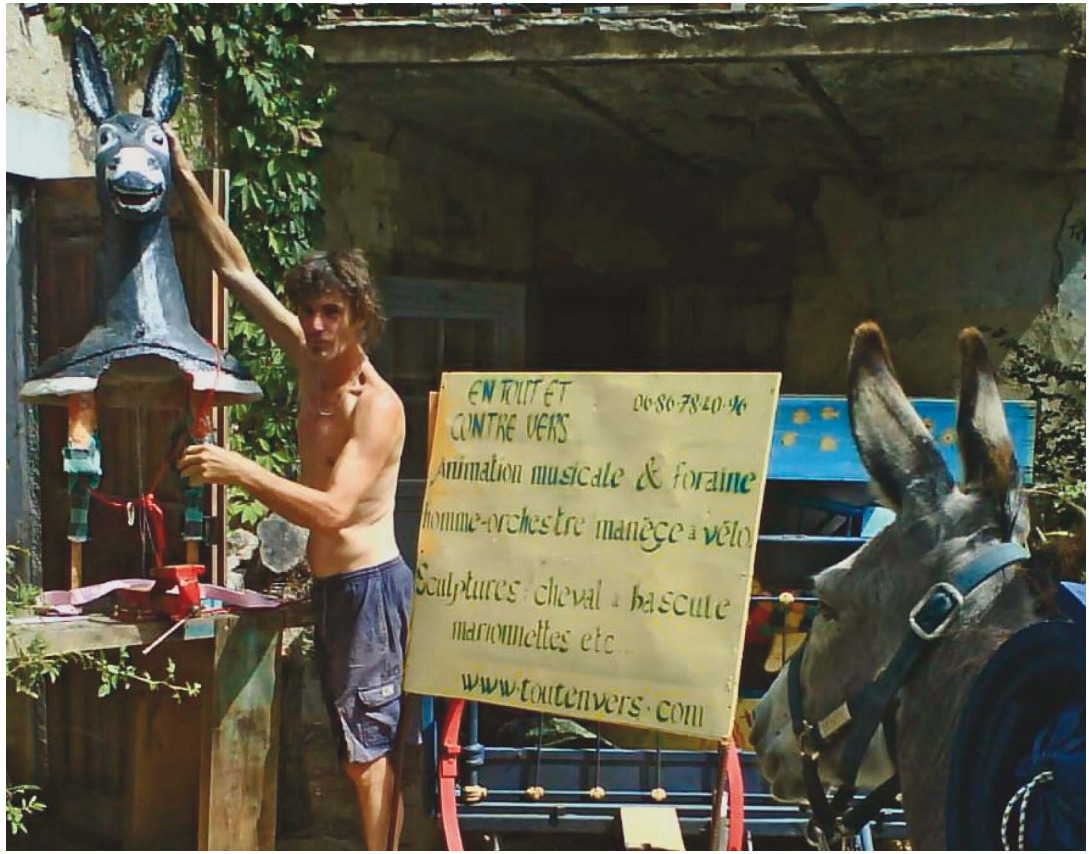
Jour 6

Les volets de la ferme viennent de claquer, déchaînant la trompe de Juju. Je risque un œil au soleil levant et croise celui de « Youki » qui déboule aussitôt à coups de léchouille ! Mouillé de rosée, il a passé la nuit ici… L'âne, lui, a tondu tout son demi cercle le long de la haie.

Tiens ! une montgolfière en sa flânerie matutinale, toute joufflue et maquillée de fluo, lâchant ça et là ses grands râles de chalumeau. Boutique pliée, remerciements aux hôtes, et on y va ! « Youki » s'est invité d'office. Quatre pattes de plus dans la caravane. Pas gênant, si ce n'est que le chien déambule comme un poivrot au beau milieu de la petite route, heureusement pas trop passante. Ça grimpe pour gagner Ongles. Ongles, drôle de nom pour un village… – ou clin d'œil du destin pour ongulé de passage ?

« Youki » devient encombrant, occupant la route de long en large, manquant de se

“ Ongles encore.
Marcus l'enchanteur
me présente mon double.
Je ne suis guère enchanté.


EN TOUT ET
CONTRE VERS
06 80 78 40 96
Animation musicale & foraine
homme-orchestre manège à vélo
Sculptures cheval à bascule
marionnettes etc
www.toutenvers.com

faire ratatiner à chaque voiture. Pas envie d'assister à un drame et de m'en sentir accablé. Tentatives de renvoi dans sa vallée. En vain.

Ça monte sec. Mais Juju y va d'un pas économe. Puisque rien ne nous pousse… Je ne le tire pas non plus. Arrêt fontaine aux Verdets, hameau de trois ou quatre maisons. Accueil chaleureux d'une habitante. On parle du voyage à pied, du Contadour pas loin. Le melon et les tomates offerts en guise d'adieu restent dans la mémoire du cœur. Grand merci Marie-Noëlle (je lui ai demandé son nom, la preuve).

Ongles, 11 heures et demie. 332 habitants, mairie à 615 mètres d'altitude… La même que celle de la place et de son café de la Tonnelle. La terrasse comme un havre de paix bonasse et de fraîcheur. Ayant « garé » Juju à l'ombre, près de la fontaine, je m'ajoute aux quatre clients pour un perrier-rondelle mémorable. De même que les « fesses de Fanny » qui veillent à l'entrée du bar… Gage du bon goût franchouillo-provençal, je les immortalise en photo. Ici, un chouïa d'ethnologie s'impose : se prendre une Fanny dans une partie de pétanque correspond à la raclée, soit 13 à 0. La honte. Seule réparation possible pour les perdants, embrasser les fesses de Fanny. Lesquelles trônent de manière plus ou moins « artistique » sur tout terrain de boules digne de ce nom… Ici à Ongles, un *artisse* de la troisième dimension a projeté la Fanny, du moins son cul, dans de bien célestes sphères.

Ongles prépare sa foire agricole pour dimanche prochain. À l'affût près de Juju, deux dames m'invitent à y participer – avec l'âne bien sûr… pour une sorte de figuration…

“ Et ça repart, comme dans un « road movie ».

En tout cas, l'une d'elles reconnaît « Youki », chien d'un de ses voisins de la vallée. Elle se propose de le retenir par le collier pendant que nous quitterons le village. Adieu, adorable mais envahissant compagnon ! Retour au centaure à six pattes, qui s'arrête devant une jolie maison de village, sa courette et un petit manège à pédales que je reconnais aussitôt, ainsi que son « maître ». Je les avais admirés et pris en photos l'année d'avant à Forcalquier lors d'un lâcher de montgolfières – lâcher râté d'ailleurs pour cause de mistral. Mais l'homme, lui, pédalait et faisait tourner une poignée d'enfants aux anges, tout en jouant du tambour et du flûtiau. Si étonné et ravi de le retrouver dans mon périple. On se cause. Il me parle de ses activités de poète et d'artiste ambulant. Et il nous présente son âne à lui, en carton-pâte – ce qui ne manque pas de laisser Juju perplexe. Rencontre historique au sommet – *asinus asinum*. Heureuse rencontre avec Marcus, l'homme-orchestre d'Ongles [à retrouver sur son beau site www. toutenvers.com].

> *« J'admets la caricature. L'âne, en cela, est aussi supérieur à ceux de ses maîtres, adorateurs de Mahomet, qui ne s'empêchent pas toujours de maltraiter ses semblables… »*

Et nous reprenons la route. Il est midi et demi sous l'ombrage de l'allée de platanes quittant le village d'Ongles. Je vogue avec mon pote quadrupède sur un océan de vie. Du bonheur d'être bien là.

Ma carte IGN a repris du service, mais j'aime aussi naviguer à vue, au risque de

dérives – d'ailleurs sans grandes conséquences. Le soir venu, j'écrirai dans mon calepin : « *Se tromper, ce n'est jamais que prendre un autre chemin* ». Le tout est de garder son cap. Ainsi le cheminement vers Lardiers sera-t-il bien un peu cafouilleux. Mais il me vaudra de croiser cette chapelle Notre-Dame qui règne sur son plateau telle la cathédrale de Chartres sur la Beauce. Toutefois, pas de blé ici, ni davantage de Péguy. Parsemé d'oratoires, c'est un pays de lavande qui s'avance, tiré par quelques machines à vapeur ; car la moisson a commencé et les distilleries, de-ci de-là, empanachent l'horizon de fumées bleues. Au bord du sentier, l'*homo profanatus* n'a pas manqué de sévir avec ses ordures sacrilèges. A-t-il pu croire que personne ne les verrait ? Lui, certes, n'a pas été vu, mais un âne interroge ses basses œuvres et ne semble pas comprendre.

> *« Et comment que je comprends ! L'homme n'est-il pas le plus polluant des animaux de la terre ? Il s'en lamente à longueur de gazettes ! »*

À cette triste vue, préférons le bleu mauve, les verdures tendres, l'ivoire de la pierraille calcaire. La lavande – et plutôt le lavandin, son hybride naturel, d'un meilleur rendement – occupe les terres arides d'ici et y accroche encore quelques paysans.

Plusieurs moteurs de tracteurs résonnent alentour, que ponctuent des coups de tonnerre. Le ciel s'est alourdi d'ardoise et c'est l'averse, brève, à peine mouillante. Voici un paysan sur son antique faucheuse, secondé

par une jeune et belle femme – sa fille ? On n'échange que deux mots, pas le moment de palabrer.

Lardiers : 777 mètres d'altitude, 117 habitants sur 3 008 hectares – soit 3,9 hab/km^2, ce qui place la commune à la 36 078^e place des 36 783 que compte notre vieux pays… – j'ai vérifié. C'est dire comme les Lardiérans constituent une espèce rare, ô combien précieuse ! D'ailleurs, les origines du lieu remontent à la nuit des temps, que marque un *oppidum* d'avant l'ère chrétienne. Et là-haut sur la montagne, à près de 1 000 mètres, se niche aussi un site archéologique gallo-romain. *T'entends ça, Juju ?* (Il s'en fout !).

Le village : son église du XIII^e, son *Café de la Lavande* au tenancier peu aimable, son boulodrome, sa fontaine à l'eau si fraîche et généreuse. Nous y faisons le plein et Juju se voit offrir une bonne ration de pain sec par une habitante. Il est quatre heures bien sonnées, l'heure des grandes décisions vespérales. Nous n'irons pas à L'Hospitalet (deux heures de marche), moins encore au *Champ de l'Amant*, ni à la *Plus Haute Grange*, malgré leurs promesses, mais carrément au bout du monde et même au delà. Va pour la bergerie du *Gros Chêne* – conseil d'indigène !

Le redémarrage est laborieux, comme toujours. Passage près d'un chenil, forcément aboyant. A peine moins que cet élevage de pintades. Le calme revient sur d'autres lavandes, sous le rougeoiement du soleil déclinant. L'air fraîchit. Un bois de chênes truffiers nous lance une irrésistible invitation avec nouvelle suite royale. Tant pis pour

“J'aime le couchant.
On s'arrête.
Je me vautre
dans la cendre.
Ouah !

le *Gros Chêne*, où là non plus personne ne nous attend. Ce sera notre dernier bivouac avant le retour, demain, au bercail.

Double longueur de longe pour Juju qui, une fois débâté, va se vautrer avec délices dans la cendre d'un ancien feu de camp. Il s'en relève plus gris que gris, encharbonné, sac à cendres, mais réjoui comme après une bonne douche. Je m'installe à l'autre bout du domaine, à l'orée du bois, avec vue sur lavande. Je m'offre aussi une douche – une douche d'eau ! Et prépare le dernier gueuleton de la virée. D'abord le picotin trempé pour Lui, servi dans son seau, qu'il va aussitôt renverser d'un coup de gueule prémédité. Puis un peu de cuisine savante, mais simple, à base de ces conserves dites « bio » se réchauffant sans peine et bien assez savoureuses pour un affamé du soir. Je n'ai que peu parlé mangeaille ici, je m'en aperçois. A vrai dire, je ne prenais qu'un repas le soir et une ou deux pommes dans le jour, buvant beaucoup d'eau comme on sait. Tomates, melon, quelques plats à réchauffer, fromage et pain, un bon verre de vin et hop !, de quoi mater bien des révolutions.

Juju, je te regarde avec tendresse et nostalgie anticipée, pensant à demain, à notre séparation. Une semaine déjà. Des moments intenses, amoncelés en souvenirs denses. Tu as été un vrai compagnon, de tous les instants – jusque dans tes résistances, tes oppositions, tes objections, tes refus. Et ta gentillesse foncière, exempte de la moindre violence – je n'en dirai pas autant. C'est ainsi que s'exprime l'intelligence, expression du refus ou de l'acceptation, nullement du renoncement à exister. Je te prête des attitudes d'humain, des pensées d'humain que tu n'as pas, certes. Ces pensées-là sont

autres, simplement, et de plus elles varient à l'infini d'un humain à l'autre. Et de l'un à l'autre il n'est pas forcément plus aisé de se comprendre qu'entre un homme et un âne.

Tu m'as donné de bonnes leçons, Juju. Tu m'as offert quelques rappels à l'essentiel, au vital de l'existence. Même comme animal, tu a été l'Autre par lequel je suis au monde. Je ne passerais certes pas ma vie avec toi, nos destins se croisant sans autres lendemains. Mais j'entends et partage le souffle de ta vie, cette musique universelle que nous jouons de notre mieux.

La nuit progresse à pas lents. Elle assombrit sous mon regard les touffes de lavandes dont les lignes de fuite se confondent bientôt avec la terre. Le mauve tendre vire au violet, puis disparaît, passant le relais à la mystérieuse lumière astrale. Ah, mes belles, si belles étoiles, voûte de l'infini ! Je rêve qu'elles tombent en gouttes sonores, puis insistantes. Je me réveille. Alerte, une averse ! Trop tard pour monter la tente. Je m'enroule dans la bâche, tel un *nem* dans sa crêpe de riz. Récital de caisse claire. Je me rendors.

Jour septième

A-t-il vraiment plu ? Matin radieux comme le premier du monde. Tout est là : tout l'essentiel et cette conscience de l'existence, la pleine et fragile existence. Juju, *por favor* ? Ah ! j'ai failli attendre mon chorus du réveil. Tout est là, le monde dans son entier. Jour 7, fin de la Création… selon les créationnistes du diable. Fin de notre semaine, Juju, dieu de l'instant, du petit instant et de l'éternité.

Dernière chemise propre. Dernier paquetage refait ; on réajuste le bât. Coup d'œil à la carte pour caler le cap et la navigation. Premier arrêt dès après la passe du port. Un paysan lavandier attaque la moisson d'un champ à la manière moderne : un tracteur, une faucheuse reliée par une goulotte à un réservoir où se déverse la lavande cisaillée. Quand le réservoir est plein, déversage dans une remorque qui, une fois remplie à son tour, est conduite à la distillerie. « *On ne trouve plus de main d'œuvre* », me dit le paysan. « *Il y a sept-huit ans, on en trouvait encore. Vingt ans avant, on en refusait !* »

Nous retraversons Lardiers, dans le sens de la descente. Plein des bidons à la fontaine. Parlotte avec un habitant de Forcalquier venu prendre modèle sur le boulodrome local, un modèle du genre. Ah mais !

Plein Est pour le retour à Ithaque. Ultime étape via le GR « Tour de la Montagne de Lure ». Adieu les plaines de Lardiers toutes emmoissonnées, emparfumées à la lavande. Le chemin entaille la forêt et la montagne de calcaire en une saignée cinglante de blancheur. La pierraille est ici des plus acérées ; les montées et descentes s'y succèdent, abruptes. Juju trottine à petits pas comptés. Je réalise qu'il est fatigué. D'autant qu'il ne devine pas, je crois bien, qu'il va retrouver ses compagnons. « Ulysse », lui, sait. Il sait tout Ulysse, ayant tout vécu, affronté les monstres et les sirènes, étant tombé de Charybde en Scylla, ayant connu les enfers, déjoué les tempêtes les plus effroyables et mille autres périls… Oui, certes, mais rien que je me souvienne du récit d'Homère, rien qui concerne des ânes – pas même un seul, pas un Juju !

> *« Mais Hérodote doit bien parler de mes frères dans son Enquête. Sinon, à quoi lui aurait-il servi de voyager si loin ? Rassure-moi, mon Maître, toi qui as tout lu tout connu…*
>
> *– Arrête de me flatter perfidement, maintenant que nous allons nous quitter ! Pour ce qui est des récits et reportages du premier historien-journaliste, je parierais plutôt sur la présence de tes cousins chevaux et leurs conquérants de cavaliers, vois-tu… À vérifier à la source. »*

Aussi, tant qu'à donner dans la mythologie, ai-je tenté cette photo posée de « nous deux » plus ou moins confondus en… centaure… Puisqu'à deux reprises déjà j'ai évoqué entre Juju et moi, cette image fusionnelle de la bête et de l'humain, allons-y

« Alors il a vissé son œil spécial sur un trépied en marmonnant une histoire de centaure. Puis, il ne fallait plus bouger. Voilà…

pour l'éternité photographique. Fusion ultime avant la définitive séparation dans quelques kilomètres. Marchons encore, vieux copain, les orgues de Saint-Étienne vont bientôt tonner en notre honneur – surtout le tien, je parie, au vu de tous ceux qui t'attendent à l'enclos, sans parler de tes maîtres, les vrais.

Ces kilomètres semblent plus longs que d'autres. Avouons-le, les odysséens traînent des sabots et des pieds. Alourdis qu'ils sont, de surcroît, par leurs têtes tant chargées de souvenirs. Juju a découvert ses amériques – tout un monde étranger, infini, de monts et de vallées, de bêtes et d'humains bizarres, des machines bruyantes et même des plaques d'égout effroyables.

Heureux qui, comme Ulysse… Lui, depuis qu'on l'espère, là-bas à Ithaque ! Certes d'autres épreuves le guettent. Car le voyage se poursuit autrement, encore et toujours. Le voyage de la vie, entre ses deux extrémités. Un vrai, un beau voyage, un voyage idéal serait celui qui ne se termine *pas vraiment*. Il se finit, oui, comme tout ici-bas. Mais se poursuit, comme celui-là, dans les mots et les images, et les sons, les senteurs, les tournures du corps, tout un bataclan agencé comme une mémoire.

Quant à la mémoire de Juju, va savoir ! À peine dépouillé de son harnais, rendu à sa vie d'avant et à ses deux compagnons de clôture, mon grison d'une semaine m'a semblé avoir tout à coup rétréci. Comme s'il redevenait soudainement un de ces gamins de bourricot, un cadichon propret pour la Bibliothèque rose. Juju était redevenu Jules, un âne d'enclos ingénu, enserré dans l'instant, fondu dans son paysage… …

…comme dans un calendrier des postes.

Remerciements pour leurs aides et conseils à :
Odile, André, Guillaume
et en particulier à Bernard et Joël

Dépôt légal : Mai 2009

Achevé d'imprimer à Mérignac par

SARL ACBE – COPY MEDIA
CS 20023
33693 – MERIGNAC CEDEX

www.copy-media.net